DA
87
1
N4L35

VELUT ÆVO ARBOR

Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by

John Ball

J. W. WILLIAMS

COLL: EXON: OXON.

feb: 14th: 1907.

NELSON

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

NELSON

PAR

A. DE LAMARTINE

— 1758 - 1805 —

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

14, RUE PIERRE-SARRAZIN, 14

1859

JAN

NELSON

PREMIÈRE PARTIE

I

Le héros dont nous allons raconter l'histoire est Anglais; il a remporté les victoires navales les plus mémorables des temps modernes, sur nos alliés et sur nous-mêmes; nous n'en rendrons pas moins justice à son intrépidité et à ses grandes actions. L'historien a du patriotisme, l'histoire universelle n'en a pas. Précisément parce qu'elle est universelle, elle doit être impartiale dans la rétribution de mérite et de gloire que

les hommes célèbres de toutes les nations se sont conquise à travers les siècles. Elle ne fait acception ni de cause, ni de naissance, ni de patrie : elle ne fait acception que de génie, d'héroïsme ou de vertu ; écrite au profit et à la gloire de l'humanité tout entière, elle considère comme une grandeur de la civilisation tout ce qui agrandit en tout lieu l'espèce humaine. Les rivalités de patrie disparaissent à ses regards, de la hauteur dont elle contemple les événements et les personnages. Annibal, le héros de Carthage, ne lui semble ni moins historique ni moins grand que Scipion, le héros de Rome. Tous les deux sont hommes, cela lui suffit ; elle les peint du même pinceau ; elle adopte avec un même orgueil leurs exploits pour l'admiration des siècles. La gloire est comme la vérité, elle n'a point de frontières ; elle luit au profit de tous ; et, parce que Newton découvre en Angleterre la loi mécanique des mondes, la France ne se condamne pas à repousser cette découverte comme une vérité antinationale. Newton, à ses yeux, n'est pas un ennemi, c'est un compatriote, c'est un révélateur du genre humain. Ce qui est vrai d'une découverte scientifique est vrai de

l'héroïsme : on le reconnaît sous tous les drapeaux, et on le peint où on le rencontre. L'amour-propre étroit de nationalité peut s'affliger, le large amour de l'espèce humaine tout entière s'en honore. Une fois dans la postérité, il n'y a ni compatriotes ni étrangers, ni amis ni ennemis, ni vainqueurs ni vaincus, il n'y a que des œuvres ou des exploits. La mort nationalise également tout le monde dans la même immortalité.

Ces considérations sur le but et sur l'esprit de ce livre nous ont paru nécessaires à présenter aux lecteurs français, au moment où nous avions à peindre un ennemi qui rappelle douloureusement à nos cœurs Aboukir et Trafalgar, ces deux Waterloo de la mer, où périt notre marine, mais où grandirent notre constance, notre valeur et notre nom !

II

De tous les grands hommes de guerre qui ont brillé dans les luttes de peuple à peuple, ceux qui nous ont toujours le plus intéressé ou le

plus ébloui, ce sont les grands hommes de mer. L'immensité, la puissance, la mobilité, la terreur de l'élément sur lequel ils combattent, semblent les élever au-dessus de l'humanité. Ce n'est pas là une vaine illusion de l'imagination, c'est une juste appréciation de leur gloire. La diversité et la grandeur des facultés naturelles ou acquises qu'il faut rassembler dans un même homme pour faire de cet homme un héros de mer, étonnent l'esprit et disproportionnent le marin parfait de toute comparaison avec l'homme de guerre ordinaire. A l'un il ne faut qu'une sorte d'héroïsme, celui qui affronte le feu; à l'autre il en faut deux, l'héroïsme qui affronte la mort et celui qui affronte l'élément. Mais le cœur, qui suffit au combattant de terre, ne suffit pas au combattant de mer; toutes les qualités de l'intelligence et du caractère sont aussi nécessaires que la bravoure au chef qui gouverne la manœuvre ou le feu sur le pont d'un vaisseau de guerre ou sur le pont d'un vaisseau amiral. La science, pour lire sa route dans les astres; la vigilance, pour préserver ses bâtiments des vents et des écueils; la connaissance et le maniement sûr et prompt des agrès qui font mou-

voir comme un clavier cette immense machine presque animée, qu'on appelle un vaisseau de guerre ; l'ardeur, pour voler au feu à travers la tempête, à la mort à travers une autre mort ; le sang-froid, pour conserver le coup d'œil qui porte ou qui pare le coup ; le dévouement qui s'exalte par la certitude de périr, et qui se jette au foyer du feu et du plomb pour brûler son propre pont sous ses pieds et pour sacrifier un navire à la flotte ; l'autorité du commandant, qui fait reconnaître et respecter le salut de tous dans la voix d'un seul ; la décision, qui agit avant de délibérer avec la sûreté et l'infaillibilité d'un instinct ; l'obéissance, qui plie le sens propre et souvent contraire à la sainteté aveugle du commandant supérieur ; la discipline, qui vit de justice, et qui frappe sur ce qu'elle excuse, pour montrer à tous l'égalité de la règle ; la sérénité du visage dans l'angoisse du cœur, pour faire lire la confiance dans les yeux du chef ; la grâce mâle et digne du caractère, pour conserver dans la familiarité du bord ce prestige que les généraux de terre conservent par le lointain, et que les généraux de mer ont à préserver face à face sur des équipages qui les

conduient à toute heure; l'audace prudente de ces responsabilités imprévues à prendre sur soi, à la distance où l'on est de son gouvernement, responsabilité qui assument sur une manœuvre et sur un nom le sort d'un empire; les désastres si inattendus, les nuits qui séparent les bâtiments, les tempêtes qui les engloutissent, les incendies qui les dévorent, les courants qui les échouent, les calmes qui les pétrifient, les écueils qui les brisent, à prévoir, à réparer, à supporter avec le stoïcisme de l'homme qui lutte corps à corps contre le destin; un pont étroit et presque sans témoins pour tout champ de bataille; une gloire ingrate qui se conquiert heure par heure, qui se perd en un moment, qui n'arrive quelquefois pas jusqu'à la patrie; une mort loin de ceux qu'on aime, un cercueil enseveli dans les abîmes de l'Océan ou rejeté au bord comme un débris de naufrage! Voilà l'homme de mer! Cent périls pour une gloire, dix héros dans un seul homme!... Tels furent les grands marins de la France, de l'Espagne et de l'Angleterre. Tel fut Nelson, le plus grand et le dernier de ces héros de l'Océan, de ces Titans de la mer.

III

Horatio Nelson naquit le 29 septembre 1758, dans un hameau du comté de Norfolk en Angleterre, dont son père était recteur. Sa mère mourut jeune, laissant onze enfants sans avenir, sans fortune, aux soins du pauvre ministre de village. La parenté éloignée de cette mère de famille avec la maison illustre de Walpole protégea ses enfants. Un de ses frères, capitaine de vaisseau dans la marine royale, vint visiter les orphelins de sa sœur, et promit sa sollicitude à ses neveux. Ils furent élevés par le père dans la médiocrité des champs et dans la douce affection qui lie entre eux les membres d'une famille presque indigente. Le recteur en était tout à la fois le maître et le père ; la douceur de ses leçons les fit pénétrer dans le cœur autant que dans la mémoire de ses enfants. Sa santé s'altéra par l'excès de ses travaux et de ses peines ; il fut forcé de quitter sa petite famille pour aller chercher aux eaux minérales de Bath le réta-

blissement d'une santé ruinée. Pendant son absence, l'aîné des fils gouvernait la maison. La tendresse réciproque et la docilité des fils rendirent cette tâche facile. L'âme invisible du père et de la mère semblait habiter encore ce foyer.

Un jour, pendant les fêtes de Pâques, un journal était ouvert sur la table du parloir. Le jeune Horatio, âgé seulement de douze ans, parcourait la feuille; il y lut la promotion de son oncle au grade de commandant du vaisseau le *Raisonnable*, de soixante-quatre canons. L'éclair de sa vocation, jusque-là indécise, frappa l'enfant : « Mon frère, s'écria-t-il en rejetant le journal sur la table et en s'adressant à William Nelson, plus âgé que lui de quelques années, écrivez vite à notre père, et dites-lui de demander pour moi à notre oncle Maurice la faveur de m'embarquer avec lui. » William écrivit. Le père, qui connaissait l'ardeur et l'âme d'Horatio, sa passion précoce pour le soutien et l'illustration de sa famille, ne s'étonna pas de cette résolution de son favori. On lui avait souvent entendu dire que cet enfant privilégié portait en lui les symptômes des

grandes choses, et que, dans quelque carrière qu'il fût jeté par la Providence, il atteindrait, selon l'expression proverbiale des marins, *le sommet du mât!* Le père, prévoyant une fin prochaine et désirant laisser cet enfant moins à la merci du hasard, écrivit donc à son beau-frère, le capitaine Maurice Suckling, pour lui demander la faveur de prendre Horatio à son bord. « Eh quoi! répondit l'oncle, étonné de cette vocation héroïque dans un âge si tendre et dans un corps si frêle, quoi! c'est le pauvre petit Horatio, le plus faible et le plus délicat de la famille, qui demande entre tous les autres à s'exposer aux sévérités de l'Océan? Mais, puisqu'il le veut, qu'il vienne! La première fois que nous irons au feu, un boulet de canon pourrait bien être sa Providence et se charger à jamais de sa destinée! »

Mais l'intrépidité de l'enfant était dans son âme et non dans ses muscles. Il demanda un jour à sa grand'mère ce que c'était que la peur dont il entendait souvent parler. On le lui expliqua. « C'est singulier, dit-il avec une naïveté de courage dont il ne se doutait pas encore; je n'avais jamais compris ce que c'était que

cette impression, parce que je ne l'avais jamais sentie. »

IV

Un matelot de confiance de son oncle vint prendre l'enfant pour le conduire à bord du *Raisonnable*, qui était à l'ancre à l'embouchure de la rivière. Le petit Horatio quitta avant le jour le foyer de son enfance, et s'arracha en sanglotant aux derniers embrassements de son frère William et de ses sœurs. Son courage n'était que l'exaltation de son âme, et s'associait à la plus tendre sensibilité : il avait pour aimer un cœur de femme. Ce ne fut qu'en faisant violence à ses larmes qu'il arriva les yeux secs au vaisseau.

Son oncle n'était pas à bord; l'enfant, inconnu et isolé, resta comme un étranger tout le jour et toute la nuit sur le pont du bâtiment, sans que personne lui adressât la parole. Il se rappela toute sa vie ces heures d'angoisse et cette réception si cruelle pour le cœur brisé d'un enfant, sur le pont d'un vaisseau prêt à l'empor-

ter sur les vagues. Ce pont cependant devait être un jour sa patrie, son empire, sa gloire et sa tombe.

Horatio fit deux campagnes sur le *Raisonnable* et sur le *Triomphe*, autre bâtiment encore commandé par son oncle; mais, le *Triomphe* ayant été désarmé après la guerre contre l'Espagne, Nelson s'embarqua volontaire sur un navire du commerce qui faisait un voyage de long cours, et il acquit dans cette navigation plus libre et plus aventureuse l'audace du matelot et la prudence du pilote le plus consommé. Son oncle, à son retour, le reçut de nouveau à bord du vaisseau le *Triomphe*, où il commandait dans la Tamise une école navale pratique et théorique de jeunes aspirants. Nelson se lassa bientôt de cette immobilité sur un vaisseau à l'ancre; il avait contracté la passion et l'habitude de la mer, il voulait la sonder jusque dans ses derniers mystères. On préparait une expédition de découverte au pôle nord; Horatio obtint de son oncle la permission de s'y enrôler volontairement. Il monta sur le *Cheval de race*, un des vaisseaux de l'expédition. Le *Cheval de race*, parvenu aux dernières limites de l'Océan navigable alors, fut

emprisonné pendant de longs mois dans les glaces, exposé à toutes les extrémités qui signalent toujours ces expéditions mortelles à tant d'aventuriers. Nelson lutta corps à corps avec un ours qui l'étreignit dans ses pattes, et ne dut la vie qu'à un camarade, dont le coup de feu tua l'animal sur sa proie. « Pourquoi un enfant de votre âge, et d'une faiblesse de corps si disproportionnée aux périls, s'exposait-il dans une telle lutte? lui dit le commandant en lui infligeant la peine de sa témérité. — C'était pour rapporter à mon père et à mes sœurs la peau d'un ours, » répondit l'aspirant, que l'image du foyer paternel suivait partout.

Sa santé se fortifia et ses membres se développèrent dans ces rudes épreuves du marin.

V

Après une année inutilement perdue à contempler ces déserts de glaces que la nature oppose aux navigations autour du pôle, l'expédition rentra dans les mers ouvertes, et Nelson,

placé par son oncle sur le *Cheval de mer*, corvette légère de vingt canons, vogua vers la mer des Indes; il s'y fit remarquer, malgré sa tendre jeunesse, par son exactitude au service, par son maniement habile et sûr du vaisseau, et par son indifférence aux colères de l'élément qu'il avait appris à dompter dès son enfance. Mais atteint, après deux ans de station sur ces côtes morbides, d'un dépérissement de vie qui semblait lui préparer la fin de sa carrière au commencement de ses années, une mélancolie profonde le tenta de renoncer pour jamais à sa profession. Ses tristesses allaient jusqu'à la pensée du suicide.

« Un soir, dit-il lui-même, je contemplai du haut du bord la mer comme une tombe hospitalière, et je fus près d'y chercher l'éternel repos : car je n'apercevais en moi et autour de moi aucune chance d'atteindre un jour l'objet vague et inaccessible de mon ambition, la gloire. Heureusement, la Providence présentant à mon esprit l'image et la voix de mon père, de mes frères, de mes sœurs, une illumination soudaine m'éblouit et m'arrêta; je pensai que je me devais à ma patrie et à mon roi, et qu'ils se chargeraient, si j'en étais digne, de ma fortune

et de ma mémoire. Je renonçai à cette mort des faibles, inutiles à tous et à nous-mêmes. Eh bien, me dis-je, mort pour mort, je choisis celle qui sera illustre et utile à mon pays; *je serai un héros*, et je braverai tous les dangers, puisqu'au fond de tous les dangers je ne trouverai que la mort, avec la gloire et la vertu de plus. De ce moment, ajoute-t-il, je me sentis calme, raffermi, consolé, et j'eus comme une révélation surnaturelle de la destinée qui m'attendait! »

VI

On le ramena en Angleterre pour rétablir ses forces. Après un examen brillamment subi, il fut élevé au rang de second lieutenant de la marine royale. Il fit la guerre de croisière et de corsaire dans les mers d'Amérique, contre les Américains indépendants. Il défendit l'île de la Jamaïque contre la flotte et les débarquements de l'amiral français, le comte d'Estaing. Il fit partie des expéditions envoyées par les Anglais pour s'emparer de l'Amérique espagnole. Il

joua sa vie en aventurier qui cherche la gloire ou la mort, à la tête de plusieurs corps peu nombreux de débarquement qui tentaient l'assaut des forts ou des villes de la côte. Bivaquant un jour au milieu des forêts du Pérou pour donner le temps à la poignée d'hommes qu'il commandait de panser leurs blessures et d'enterrer leurs morts, il s'endormit au pied d'un arbre; un serpent énorme se glissa sous son manteau pendant son sommeil, s'enroula à sa jambe et le piqua au pied. Les contre-poisons indiqués par les Indiens et la vigueur de sa nature le sauvèrent, mais laissèrent dans sa constitution de longs symptômes du venin mortel. Ramené mourant en Europe par l'amiral Cornwallis, qui eut pour lui les soins d'un père plutôt que d'un chef, il alla se rétablir pendant quelques mois à la campagne, dans ce foyer de son père et de ses frères, que sa réputation naissante commençait à éclairer. Il reçut, à son retour à Londres, le commandement d'un brick de vingt-six canons, pour croiser pendant l'hiver dans la mer du Nord et pour étudier les côtes du Danemark. Ce fut pendant cette rude croisière qu'il entrevit la possibilité d'un des ex-

ploits les plus téméraires et les plus sinistres de sa vie : l'incendie de Copenhague.

Au printemps, le brick l'*Albermale*, commandé par Nelson, reçut ordre de retourner en Amérique. En approchant des côtes du Canada, Nelson fut poursuivi et entouré par quatre frégates françaises, dont il allait être la proie; mais, préférant la perte de son vaisseau à l'humiliation de se rendre, il lança son brick à pleines voiles sur des bas-fonds, où la mer mugissante menaçait de l'échouer à chaque vague. Son adresse et son bonheur lui firent franchir cette barre que des frégates ne pouvaient approcher. Il passa quelques mois à Québec. Épris d'une ardente passion pour une belle Canadienne d'une classe inférieure à son rang, il n'hésita pas à sacrifier son ambition à son amour et à quitter le service pour épouser celle qu'il aimait, au moment où l'escadre faisait voile pour l'Europe, Ses officiers, inquiets de son délire, descendirent à terre pour l'arracher à son idole, et lui firent violence pour le rapporter à son bord. On pressentit dès cette époque que l'amour, cette ambition insatiable des âmes tendres, serait l'écueil de sa vie.

VII

Nommé au commandement du *Borée*, Nelson répandit de plus en plus son nom et sa popularité parmi les marins de sa patrie, par les exploits et les prises dont il consterna les côtes d'Amérique. La part dans ces dépouilles de l'Océan qui revenait à son équipage ne s'élevait pas à moins d'un million quand le *Borée* rentra dans la Tamise. L'amirauté contesta longtemps une partie de cette prime de guerre aux officiers et aux matelots de Nelson; Nelson s'adressa au roi, qui le combla d'éloges et de grâces, et il triompha ainsi de l'administration de la marine. Ses campagnes et ses triomphes avaient effacé en lui l'impression de son premier amour au Canada. Il fut séduit par les charmes et les vertus d'une jeune veuve de dix-neuf ans, Mrs Nisbet, et il l'épousa le 11 mars 1787. Ses camarades et ses rivaux de la flotte s'affligèrent de ce mariage, qui semblait devoir rappeler à la vie domestique un jeune homme que la patrie, la guerre et la

gloire revendiquaient déjà partout comme le héros futur de l'Angleterre. « Hier, dit dans son journal un de ces officiers, qui devint depuis son second à la tête des escadres, la marine anglaise a perdu une de ses plus rares illustrations par le mariage de Nelson. C'est une perte nationale que le mariage d'un tel officier; sans ces amours, Nelson serait devenu le plus grand homme de mer de sa patrie. »

VIII

Ces augures ne tardèrent pas à être trompés : Nelson, jouissant avec délices de son bonheur domestique, mais toujours prêt à l'interrompre ou à le sacrifier à sa patrie, conduisit sa nouvelle épouse chez son père. Le vieillard, infirme et isolé, vivait encore pour jouir du premier bonheur et des premières gloires de son fils. « Mon pauvre Horatio, lui dit-il en l'embrassant, ta présence me rend le sentiment d'une nouvelle existence; mais, ajouta-t-il en mouillant de larmes les cheveux de Nelson, peut-être

aurait-il mieux valu que je ne fusse pas réjoui de ce moment si délicieux pour moi, si je dois en être privé sitôt par la mort! Mon âge et ma faiblesse augmentent tous les jours, et je n'ai plus longtemps à me glorifier de toi. »

Le séjour de Nelson et de sa femme dans la maison paternelle lui rendit toutes les réminiscences et toutes les habitudes de la douce vie rurale, qui avait été celle de ses premières années. Il reprit avec sa jeune compagne les courses dans les champs, les travaux de la moisson, les loisirs et les lectures dans le jardin de la chaumière. Il semblait avoir oublié pour jamais les vagues, et s'enraciner par toutes les tendresses et par toutes les occupations champêtres dans son sol natal.

IX

Ces doux loisirs ne furent interrompus que par la guerre de 1792 contre la France. Le 12 décembre de cette année, Nelson fut appelé par l'amirauté au commandement de l'*Agamemnon*, vaisseau de guerre destiné à faire partie de l'es-

cadre de l'amiral Hood dans la Méditerranée. Au moment où le midi de la France livrait Toulon aux Anglais pour échapper par un crime contre la patrie aux crimes de la *Terreur* contre l'humanité, l'amiral Hood détacha l'*Agamemnon* de son escadre, et ordonna à Nelson d'aller protéger de sa présence la cour et le port de Naples contre les insultes des escadres républicaines, qui menaçaient ce royaume allié des Anglais. Nelson entra en sauveur dans la rade de Naples. La cour l'accueillit comme le gage de sa sécurité. Lord Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples, et tout-puissant sur cette cour, à laquelle il assurait la protection britannique, reçut des mains de Nelson les dépêches de l'amiral Hood et la nouvelle de l'occupation navale de Toulon.

Ce vieillard, fanatisé de haine contre la République et du triomphe de sa patrie, maîtresse désormais de l'arsenal maritime de la France, reçut Nelson comme il aurait reçu le salut de l'Europe. Il s'exalta, à son aspect, d'un enthousiasme qui lui fit voir d'avance dans ce jeune commodore le vengeur des rois, le fléau de la Révolution et la gloire des restaurations monar-

chiques. Laissant Nelson dans son cabinet, lord Hamilton courut vers la partie de son palais habitée par l'ambassadrice; et, abordant lady Hamilton avec un visage resplendissant de présages : « Je vais introduire auprès de vous, dit-il à lady Hamilton, un petit officier qui ne peut pas prétendre au prestige de la beauté, mais qui un jour est destiné à étonner le monde par son héroïsme et par ses victoires! Jamais, jusqu'à présent, poursuivit le vieillard, je n'ai donné l'hospitalité de mon palais à aucun officier ou à aucun amiral de nos escadres; mais je suis fier d'ouvrir ma maison à Nelson : faites préparer pour lui l'appartement que j'avais destiné au fils du roi d'Angleterre lui-même! »

L'ambassadrice, ainsi prévenue par son mari, et plus passionnée encore que lui pour les intérêts de la cour de Naples, accueillit Nelson en homme qu'elle voulait conquérir à jamais à la cause de ses passions. Nelson habita dès le premier jour le palais de l'ambassade, et l'enfant de sa femme, le petit Joshua Nisbet, qu'il avait embarqué avec lui sur l'*Agamemnon* comme aspirant de marine, fut caressé par lady Hamilton comme par une seconde mère.

X

Ce fut ainsi que se forma, par la rencontre des événements et par le hasard de la sympathie d'un vieillard, entre Nelson et lady Hamilton, cette passion qui, comme celle de Cléopâtre et d'Antoine, devait incendier les côtes de la Méditerranée, changer la face du monde, et entraîner tour à tour à la gloire, à la honte, au crime, le héros tombé aux piéges de la beauté.

Pour comprendre la vie et la passion fatale de Nelson, il faut retracer la vie et les aventures de lady Hamilton, l'*Aspasie* d'abord et l'*Hérodiade* de son siècle ensuite, élevée par la merveille de sa beauté, par la fortune et par l'amour, du chaume de sa mère et des lieux suspects de Londres jusqu'à la main d'un des lords les plus opulents de sa patrie, au rang d'ambassadrice d'Angleterre et à l'intimité passionnée d'une reine dont elle était la protectrice et la complice plus que la protégée et l'amie. La beauté suprême est une royauté des sens qui subjugue

même les maîtres et les maîtresses des empires. Ces subjugations sont les miracles de la nature ; il y en eut peu de comparables à cet empire que lady Hamilton, la moderne *Théodora*, exerça par ses charmes.

XI

Son seul nom était Emma, car on ne connut jamais son père. Enfant de l'amour, du vice, du mystère, que la nature semble se complaire à combler de ses dons, comme pour compenser l'exhérédation de la famille. Sa mère était une pauvre servante de ferme du canton de Chester, en Angleterre. Soit qu'elle eût perdu son mari par la mort, soit qu'elle eût été, comme Agar, abandonnée par son séducteur, on la vit arriver, inconnue et mendiante, dans un village du pays de Galles, cette Suisse anglaise. Elle portait un enfant de quelques mois sur les bras. La beauté de la mère et de l'orpheline intéressa les montagnards du village d'Hawarden; l'étrangère y gagna sa vie et celle de son enfant en

cultivant la terre pour les fermiers du village et en glanant dans les champs. La distinction et la noblesse des traits de l'enfant propagèrent dans le peuple la rumeur d'une naissance illustre et mystérieuse; on la croyait fille de lord Halifax. Rien depuis, dans la destinée et dans l'éducation de la jeune orpheline, ne justifia ce bruit. A douze ans, elle entra comme servante d'enfants dans une maison du voisinage. Les fréquents séjours que ses maîtres faisaient à Londres chez leur parent, le célèbre graveur Boydel, lui donnèrent le premier contre-coup de l'impression que sa figure faisait sur la foule dans les lieux publics, et le sentiment vague de la haute fortune qu'elle devrait à ses charmes. A seize ans, elle s'évada du village d'Hawarden, dont l'obscurité ne suffisait déjà plus à ses rêves, et elle se plaça dans la domesticité d'un honnête marchand de Londres. Une femme d'un rang supérieur, l'ayant remarquée dans la boutique de ses maîtres, l'éleva à une domesticité plus haute. Presque oisive dans une maison opulente, Emma s'enivra de la lecture des romans, qui créent un monde imaginaire à l'amour ou à l'ambition des jeunes âmes; elle fréquenta les

théâtres, et y prit les premières inspirations de ce génie de l'expression dramatique, du geste, des poses et des *attitudes*, dont elle fit plus tard un art nouveau, quand elle devint la statue animée de la Beauté et de la Passion.

Congédiée par sa maîtresse pour quelques négligences de service, son goût pour le théâtre lui fit rechercher une autre domesticité plus conforme à ses goûts dans la famille d'un directeur de théâtre. Le désordre, la liberté, la fréquentation de cette maison par les acteurs, les musiciens et les danseurs de la scène, l'initièrent subalternement à tous les arts qui fascinent les sens. Elle était alors dans toute la fleur et dans toute la perfection de son adolescence. Sa stature élevée, souple et harmonieuse, égalait par ses ondulations naturelles les artifices les plus étudiés des danseuses. Sa voix avait l'accent des plus douces et des plus tragiques émotions. Son visage, doué d'une impressionnabilité aussi délicate et aussi mobile que les premières sensations d'une âme virginale, était à la fois une mélancolie et un éblouissement. Tous ceux qui l'ont entrevue à cette époque s'accordent à la dépeindre sous les traits de la moderne Psyché. La pu-

reté de l'âme, transparente encore sous la pureté des traits, l'entourait jusque dans sa position subalterne d'un respect que l'admiration n'osait franchir. Elle semait le feu, mais elle ne brûlait pas; son innocence était protégée par l'excès même de sa beauté. Sa première chute ne fut pas une chute dans le vice, mais une chute dans l'imprudence et dans la bonté.

XII

Un jeune homme du village d'Hawarden, fils du fermier qui avait recueilli sa mère, avait été enlevé dans un enrôlement forcé de matelots et jeté enchaîné sur la flotte à l'ancre dans la Tamise. Emma, sollicitée par la sœur du captif, se présente avec son amie au capitaine du navire pour implorer la liberté du jeune marin. L'amiral, ébloui, accorde tout aux prières et aux larmes d'Emma; il l'enlève de sa condition servile, mais honnête, la couvre d'un luxe honteux, lui meuble une maison, lui donne les maîtres les plus consommés dans tous les arts, se pare lui-

même aux yeux de ses amis de sa conquête, et la laisse, au moment du départ de l'escadre, aux hasards de nouvelles séductions.

L'un des amis de l'amiral, possesseur d'un nom éminent et d'une grande fortune, entraîne avec lui l'infidèle Emma dans une de ses terres, la traite en épouse, en fait la reine des chasses, des fêtes, des danses de la campagne; puis, l'oubliant à la fin de la saison, la laisse à Londres à la merci du hasard, du besoin et du vice.

Retombée de ce nuage d'or sur le pavé d'une capitale, flétrie aux yeux de ses anciens protecteurs par l'éclat de ses aventures, Emma fut recueillie, dans la nuit et sous des haillons, par ces recruteuses infâmes qui font le commerce de la dépravation. Un hasard seul la préserva de l'ignominie. La femme corrompue qui lui avait donné asile, frappée de la distinction et de la modestie qui survivaient à ses premiers désordres, et éblouie de la perfection de ses traits, la conduit, pour faire admirer cette merveille de la nature, chez un médecin célèbre par ses études sur la beauté. Ce médecin était le docteur Graham, espèce de charlatan voluptueux et mys-

tique, qui professait devant la jeunesse matérialiste de Londres une sorte d'idolâtrie savante des perfections de la nature humaine; il s'était fait ainsi une bizarre et suspecte renommée.

Le docteur Graham se récrie à la vue de la jeune orpheline; il en paye la découverte à l'entremetteuse. Il la recueille dans sa propre maison; il publie dans les journaux qu'il possède un exemple accompli de l'efficacité de ses spécifiques pour créer et pour maintenir la perfection de la vie, de la beauté et de la santé dans une créature humaine, et qu'il provoque les incrédules à venir se convaincre par leurs propres yeux devant l'image vivante de la déesse Hygie. A cet appel, fait à la licence plus encore qu'à la science, les sectateurs de Graham accoururent mystérieusement à son amphithéâtre.

XIII

L'infortunée victime de sa propre perfection paraît revêtue d'étoffes transparentes, sous le costume d'une divinité; son voile dérobe à peine

sa rougeur. L'orgueil du savant et l'ivresse des spectateurs éclatent en acclamations d'enthousiasme; jamais la peinture ou la statuaire n'avaient offert aux regards des formes ou des couleurs aussi idéales que la nature. Les peintres et les sculpteurs se disputent l'imitation d'un si divin modèle. Parmi eux, le plus célèbre des coloristes anglais du temps, Rowmney, se signale par une infatigable répétition du même visage; il peint Emma sous tous les attributs des déesses de la mythologie et sous tous les costumes des héroïnes de la poésie ou de la scène. Ces images gravées multipliaient dans toute l'Europe les traits de la jeune inconnue. Rowmney, comme Apelles devant Campaspe, s'éblouit et s'enflamme pour son modèle; il l'enlève à Graham comme un trésor inépuisable d'art et de fortune. Il vend au poids de l'or ses portraits en magicienne, sous les traits de Circé et sous les traits de l'Innocence touchant une sensitive et s'étonnant du frisson de la fleur sous ses doigts. Cette publicité anonyme protégeait néanmoins la pudeur d'Emma. Le prix de ses *poses*, qu'elle avait reçu de Graham et de Rowmney, la faisait vivre dans l'ombre et dans la dé-

cence d'une maison retirée de Londres. La célèbre madame Lebrun, peintre de la reine Marie-Antoinette, la peignit à cette époque en Bacchante, et rapporta son image en France.

XIV

Un jeune Anglais de l'illustre maison de Warwick, Grenville, neveu de sir William Hamilton, ambassadeur à Naples, découvrit Emma dans cette obscurité. Sa passion lui fit croire à la vertu de la jeune fille; il l'aima, il tenta vainement de la séduire. Soit désir sincère de racheter les fautes de sa destinée, soit ambition de mériter un nom en refusant une fortune, Emma résista à toutes les séductions; la promesse d'une union légitime, aussitôt que la famille de son amant serait vaincue par sa constance, put seule fléchir sa résistance. Grenville, enchaîné par tous les charmes et même par ceux de la vertu, vécut en époux avec elle pendant plusieurs années. Trois enfants naquirent de cette union jurée, mais secrète, et rien

n'altéra le bonheur obscur des deux amants. Emma, toujours sensible et reconnaissante, même aux dépens de son orgueil, avait rappelé sa mère indigente auprès d'elle; elle l'honorait et la chérissait sans rougir de sa servile condition.

XV

En 1789, après ces années de félicité intérieure, toujours altérées cependant par les résistances et par les sévérités de sa famille, Grenville, dépouillé de ses places et obéré jusqu'à la détresse, hésitait entre la douleur et la nécessité de délaisser celle qu'il regardait comme son épouse. Ses larmes et celles d'Emma empoisonnaient les derniers jours de leur passion. Ce fut dans cette crise de leur vie que l'oncle de Grenville, sir William Hamilton, arriva à Londres. Cet oncle, possesseur d'une immense fortune, n'était pas marié; il réservait son héritage à son neveu; mais sa sévérité aristocratique s'indignait d'avoir à reconnaître pour ses petits-neveux les enfants d'une aventurière. Il refusa

obstinément à Grenville son consentement à un mariage légitime et les sommes nécessaires à l'acquittement de ses dettes. Grenville, désespéré, ne vit de salut que dans l'intervention de celle qui faisait à la fois les délices et le tourment de sa vie. Emma, à son instigation, se rendit dans le costume de son enfance, en robe de bure et en chapeau de paille, chez l'oncle de son amant. Elle tomba à ses pieds, elle avoua sa faute; elle versa des larmes d'autant plus persuasives qu'elles étaient plus vraies; elle attesta les tendres fruits de son amour; elle conjura Hamilton de pardonner à la mère et au père en faveur de ces misérables créatures. Elle triompha plus qu'elle ne voulait triompher. Le vieillard, fasciné par des traits et par des accents qui dépassaient tout ce qu'il avait admiré dans les chefs-d'œuvre des statues d'Athènes ou sur les scènes voluptueuses de l'Italie, comprit par sa propre séduction celle de son neveu. L'amour, qu'il avait refusé de comprendre, se vengea en l'enivrant lui-même des mêmes désirs qui avaient dompté Grenville. Il resta foudroyé de la beauté d'Emma, et, comme un homme saisi d'une soudaine démence, il oublia en peu d'en-

trevues son âge, son rang, sa répugnance au mariage, l'obscurité de naissance et les taches de la vie d'Emma, la passion de son neveu partagée longtemps et peut-être encore par sa maîtresse, les enfants nés de cet amour, le scandale et la honte de cet ignominieux trafic de charmes, et il acheta, au prix de l'acquittement des dettes de Grenville, la possession de cette vénale beauté.

Un mariage secret unit Hamilton et Emma à Londres. Hamilton se hâta d'emmener sa conquête à Naples, sans avoir encore déclaré son mariage. La beauté d'Emma éblouit l'Italie comme elle avait ébloui l'Angleterre. Mais la renommée du rôle impudique de modèle qu'elle avait accepté sous les yeux des artistes, et du trafic infâme entre l'oncle et le neveu dont elle avait été le prix, l'avait précédée à Naples. L'ambassadeur, pour étouffer ces rumeurs et pour réhabiliter son idole, fut obligé de l'épouser publiquement. Le scandale s'évanouit devant le rang et devant les séductions de la jeune ambassadrice. Elle parut à la cour, et conquit du premier coup d'œil l'admiration et l'enthousiasme de la reine Caroline de Naples.

XVI

La reine Caroline de Naples était, comme la reine Marie-Antoinette de France, fille de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche. Aussi charmante et plus constante dans ses pensées que sa sœur, Caroline avait le génie de sa mère; mais, de toutes les vertus de Marie-Thérèse, elle n'avait que le courage : jeune, belle, adorée, épouse d'un roi indolent et dominé par la supériorité d'esprit et de volonté de sa femme; maniant le royaume du sein des fêtes et des voluptés par la main de ses favoris, dont elle faisait ses ministres; d'une activité capable de remuer l'Europe, et qui agitait de pensées gigantesques un État trop étroit pour son énergie. L'horreur du meurtre de sa sœur par les régicides français; la crainte de tomber elle-même du trône dans les mains des bourreaux ou des révolutionnaires italiens; la haine contre les principes nouveaux, qui, en reconnaissant des droits aux peuples, menaçaient de restreindre le despotisme des

rois et le caprice des cours, faisaient de la reine Caroline de Naples la conjuration vivante, la *Némésis* couronnée des trônes contre la révolution en Italie.

Obligée, par la neutralité contrainte de ses États et par sa faiblesse, de feindre l'amitié avec la France et de tolérer un ambassadeur français à Naples, elle se vengeait de cette humiliation forcée par une conspiration sourde, mais active et perpétuelle, avec l'Autriche, la Russie, et surtout avec l'Angleterre. Enchaîner le cabinet de Londres à sa destinée, et se faire ainsi d'une puissance maritime, dominatrice des mers, une protectrice et une caution contre les Français et contre ses propres peuples, était à la fois la nécessité, la politique et la passion de la reine de Naples. L'asservissement et la complicité de l'ambassadeur d'Angleterre à ses desseins étaient la première condition de ce plan. La présence de lady Hamilton à Naples, l'empire prestigieux que cette courtisane aujourd'hui titrée exerçait sur le cœur de son mari, offrait à la reine le moyen le plus naturel et le plus certain de retenir l'Angleterre dans ses intérêts. Sir William Hamilton avait la confiance de M. Pitt, et M. Pitt

tenait sous sa main les résolutions, les subsides et les flottes de la Grande-Bretagne. Une jeune fille du pays de Galles tenait ainsi dans un de ses caprices le destin de l'Italie.

XVII

Mais, dans l'attrait soudain et irrésistible qui entraîna la reine de Naples vers lady Hamilton, la politique fut moins décisive encore que la nature. L'influence de la beauté sur les yeux des filles de Marie-Thérèse était un des caractères de leur race. Aussi avides de sentiments doux que de sentiments forts, elles avaient un besoin d'amitié et de favoritisme qui les faisait calomnier jusque dans leurs plus légitimes inclinations. L'amitié de la reine de Naples et de lady Hamilton ne tarda pas à soulever des rumeurs. Mais la reine, d'un caractère plus viril et plus inflexible que Marie-Antoinette sa sœur, bravait tous les murmures du fond de son palais et du milieu de ses troupes. L'effroi de son nom imposait si-

lence à la haine et à l'envie ; elle avait fait passer la *terreur* du côté du trône.

XVIII

L'enthousiasme pour la beauté de lady Hamilton à cette époque de sa vie était devenu une sorte d'idolâtrie dans toute l'Europe : les peintres et les statuaires accouraient de toutes les villes d'Italie pour reproduire ses traits. « Dès aujourd'hui et pendant tous les jours de l'été, écrivait alors un des plus célèbres d'entre eux, mon temps ne m'appartient plus ; je le consacre tout entier à copier les beautés sans nombre que m'offrent le visage et les formes de cette femme presque divine ; car je ne sais aucune épithète qui soit digne d'elle, tant elle est supérieure à son sexe. Cependant je crains de la perdre pour quelque temps ; elle va faire une absence avec sir William Hamilton. Ils sont trop importunés ici, où la foule les suit et assiége partout les théâtres, les jardins, les rues où l'on peut espérer d'apercevoir ce prodige. En

vérité, si lady Hamilton avait de la vanité, le vertige s'emparerait d'elle. Je vais la peindre en Jeanne d'Arc, en Madeleine, en Bacchante, et sous les traits de toutes les jeunes héroïnes de la scène. Un jour qu'elle avait refusé de poser pour moi, je l'ai crue refroidie, j'avais perdu tout mon talent; mais elle a eu pitié de son admirateur, elle m'a témoigné de la compassion, et jamais je n'ai peint une si belle tête que dans son dernier portrait, destiné par elle à sa mère. Ma santé est revenue aussitôt, comme par miracle. »

XIX

La reine, rencontrant à la fois dans la jeune ambassadrice le charme de ses yeux et l'instrument de sa politique, s'abandonna tout entière aux délices de cette amitié. Lady Hamilton devint la favorite de la reine, l'idole du palais, le ministre secret de la cour de Naples, la confidente des desseins, des larmes, des plaisirs de son amie. Elle passait les jours et les nuits dans la chambre de la reine et de ses enfants ; elle des-

cendait de son rang d'ambassadrice pour reprendre volontairement auprès de la fille de Marie-Thérèse cette condition servile dont elle avait été humiliée dans son enfance, et dont elle se glorifiait maintenant : esclave antique attachée par le fanatisme de la royauté à sa maîtresse couronnée. Toutes les passions politiques de la reine de Naples avaient passé avec ses confidences et ses terreurs dans l'âme de la favorite. La reine ne lui dérobait rien de ses soucis et de ses angoisses les plus secrètes. « Je la vois, écrivait lady Hamilton, dans des accès de frénésie, passant du délire de la crainte au délire de la joie sous mes yeux, remplissant le palais de ses cris, riant, pleurant, éclatant en sanglots convulsifs, se précipitant dans les bras de son mari, étouffant contre son cœur les petits princes ses fils, embrassant tous ceux qui entrent dans sa chambre, se parlant à elle-même en paroles entrecoupées, invoquant l'Angleterre, exaltant Nelson, s'écriant dans ses transports : O le héros ! ô le brave Nelson ! ô le libérateur de l'Italie ! ô l'espoir et la providence de Naples ! »

XX

Telle était la femme d'irrésistible éblouissement qui prit à la première vue sur les yeux et sur l'âme de Nelson le fatal et coupable empire cause des égarements, des crimes et des malheurs d'un homme. Bien que lady Hamilton n'eût à cette époque de sa vie que vingt-six ans, et que Nelson, d'un extérieur grêle, bizarre, inculte, n'eût d'autre attrait que le profil aquilin des héros de la guerre, son bras mutilé, sa gloire en présage et le feu de son âme révélant dans ses yeux on ne sait quelle future grandeur, l'attrait que lady Hamilton inspira à Nelson fut aussi soudain et aussi passionné en elle que celui qu'elle fit naître en lui. Sans doute la politique et l'orgueil lui firent sentir l'utilité pour la cause de la reine et la gloire pour elle-même de subjuguer l'homme de qui dépendait le sort de Naples et le salut de la cour ; mais la politique et l'orgueil ne furent que les justifications de l'amour. Elle aima elle-même ; ce fut son prestige.

Le délire naissant de Nelson se trahit à son insu dans toutes les lettres qu'il écrit à cette époque en Angleterre ou à ses amis de la flotte. « Nous dînons aujourd'hui avec le roi de Naples, dit-il dans une de ces lettres, à bord d'un vaisseau ; il me comble de distinctions. Je vois souvent la reine ; elle est vraiment fille de Marie-Thérèse.... De l'autre côte de la table sur laquelle je trace ces lignes, lady Hamilton est assise devant moi ; vous comprendrez, je l'espère, le glorieux désordre de cette lettre... A ma place vous écririez peut-être avec moins de suite encore... Quand le cœur est remué, il faut bien que la main tremble... Naples est décidément un trop dangereux séjour ; il sera bien que nous le quittions avant peu !.... »

« J'habite, dit-il ailleurs, avec lady Hamilton ; c'est assez vous dire qu'aucun regret n'empoisonne ma vie, si ce n'est de temps en temps l'obligation de prendre part aux affaires de ce royaume ; mais arrivons à faire pendre le baron de Thugut, le cardinal Ruffo et le ministre Manfredini, et tout ira bien. » C'étaient les ennemis de la reine et de lady Hamilton à la cour d'Autriche.

Nelson, inspiré par cette faction du palais, commençait déjà à haïr de la haine de son idole les factions rivales. Il pressait alors, de concert avec l'ambassadeur d'Angleterre et de tout l'ascendant de son gouvernement, la guerre du roi de Naples contre les Français en Italie. La déroute de Mack, général autrichien, à qui le roi de Naples avait confié son armée, décida en quelques heures du royaume. Les Français, s'avançant sur la capitale en libérateurs, et suscitant partout sous leurs pas le sentiment républicain mal endormi dans cette terre jadis libre, ne devaient laisser bientôt à la cour de Naples qu'une fuite précipitée pour politique et la mer pour asile.

XXI

Ce fut l'époque de la plus violente passion de Nelson pour l'idole qu'il avait laissée à Naples. L'absence, en concentrant l'image de cette merveilleuse beauté dans son cœur par le souvenir, ajoutait la mélancolie à son ivresse. La mer, la solitude du bord, la mort sans cesse présente, le

sentiment de l'instabilité de la vie qui presse l'âme avide de félicité, comme, dans les festins antiques, la mort les pressait de saisir les voluptés fugitives; l'obsession d'une seule image présente à la pensée, et qu'aucune autre image ne fait évaporer du cœur ; l'ignorance des habiletés de la femme et l'incrédulité à leurs inconstances, expliquent ces démences de la passion coupable dans les marins et dans les guerriers. Ils emportent avec eux dans leur cœur des impressions que rien ne vient changer. Les longues campagnes et les longues navigations avec un seul souvenir sont des maladies de cœur qui s'aggravent par l'isolement, et qui finissent par tuer la raison comme la vertu. La raison et la vertu de Nelson étaient mortes : son amour vivait seul en lui.

« Hélas! écrit-il par toutes les voiles à son idole, que le pont de mon vaisseau me paraît vide et morne après la société que j'ai perdue pour me confiner dans une cabine solitaire sur l'Océan ! Vous m'avez rendu toute place odieuse excepté celle où vous êtes ! »

XXII

Ses amis les plus dévoués, qui avaient conservé le droit de lui dire la vérité, le gourmandaient en vain dans leur conversation et dans leurs lettres. Il convenait avec eux de la justice de leurs reproches, il se dévorait de ses propres remords; mais ces remords, assez vifs pour empoisonner sa vie, n'étaient pas assez énergiques pour le rendre à la vertu. Il désobéit même plusieurs fois aux ordres de son gouvernement, qui le rappelait dans l'Océan, pour rester sur la Méditerranée, plus près de lady Hamilton, et les yeux fixés sur Naples.

XXIII

Peu de temps après, Bonaparte, s'embarquant à Toulon sur la flotte la plus imposante qui ait jamais, depuis les croisades, traversé la Méditerranée avec une armée d'expédition, lais-

sait l'Angleterre indécise sur le véritable but d'un tel armement. Allait-il franchir le détroit pour attaquer la Grande-Bretagne dans une de ses îles européennes ou dans les Indes? Allait-il s'emparer de Constantinople et dominer de là la Russie, l'Autriche et les mers d'Europe? L'amiral Saint-Vincent, chargé du commandement suprême de toutes les forces navales de l'Angleterre sur les côtes de France, d'Italie et d'Espagne, n'osant dégarnir les grandes stations qu'il occupait devant nos ports et devant Cadix, délégua à Nelson, comme au plus brave et au plus actif de ses lieutenants, l'observation, la poursuite et, s'il était possible, l'anéantissement de l'expédition française.

Nelson, successivement rallié par seize vaisseaux de haut bord, et conservant son pavillon amiral sur le *Vangard*, se lança au hasard sur les traces inconnues de cette flotte, dont aucun indice ne lui révélait la route ou la destination. Après avoir touché à la Corse, déjà laissée derrière lui par Bonaparte, et parcouru en vain les mers d'Espagne, il revint à Naples, le 16 janvier, découragé de vaines poursuites, épuisé de vivres et de munitions. Les avis des consuls an-

glais en Sicile lui apprirent à Naples la conquête de Malte par Bonaparte, l'appareillage de la flotte française aussitôt après la sommation à cette île, et tournèrent enfin ses conjectures sur l'Égypte.

Les intrigues de lady Hamilton, animées à la fois par la passion qu'elle avait pour la reine et par celle dont elle brûlait pour Nelson, obtinrent de la cour de Naples, malgré une apparente neutralité, tous les secours et tous les ravitaillements nécessaires à l'escadre anglaise pour renouveler une si périlleuse campagne. En peu de jours, Nelson reprit la mer, toucha à la Sardaigne, longea les côtes du Péloponèse, parcourut en tout sens la mer d'Orient, sonda vainement par ses avisos la rade d'Alexandrie, où les Français n'avaient pas été vus encore, franchit désespéré la mer d'Égypte, s'approcha de Candie, pendant que l'escadre républicaine longeait cette île par le bord opposé, se rapprocha de Malte, interrogea vainement toutes les voiles de l'Archipel, apprit qu'on élevait dans sa patrie contre sa lenteur ou son incapacité des accusations qui redoublèrent sa course, s'irrita contre les vents, força de voiles, brava les tempêtes, et, revenant

encore sur son sillage, aperçut enfin, le 1er août, au lever du jour, la forêt de mâts nus de la flotte française à l'ancre dans la rade d'Aboukir, à six lieues d'Alexandrie, près de l'embouchure du Nil.

XXIV

Bonaparte avait déjà débarqué, et marchait à travers le désert vers le Caire. L'amiral Brueys commandait la flotte, composée de dix-sept vaisseaux de guerre, de quatre frégates et d'un grand nombre de bâtiments légers. Cet amiral attendait à chaque instant l'apparition de l'armée navale anglaise. La supériorité du nombre de ses vaisseaux et de ses canons, l'égalité de valeur dans ses équipages, auraient permis en tout autre temps à Brueys d'attendre Nelson sans reculer, et de le chercher lui-même pour lui disputer la Méditerranée! Mais les batailles navales ont des hasards que les instructions de Bonaparte et la nature de l'expédition défendaient à Brueys de courir. La flotte française, appui et arsenal

de l'armée de terre, était la seule base d'opérations de Bonaparte en Égypte. La destruction de cette flotte enlevait à l'armée française le seul moyen de communication et le seul espoir de renfort de la mère patrie. C'était le pont entre la France et l'Égypte : exposer les vaisseaux à l'incendie en pleine mer, c'était trahir à la fois l'armée qu'il venait d'apporter, et la France à qui il en devait le retour. Brueys, après de vains efforts pour entrer dans le port fermé d'Alexandrie, qu'on croyait alors trop peu profond pour recevoir des vaisseaux de grande profondeur de quille, s'était décidé à mouiller la flotte dans la rade d'Aboukir. Il en avait fortifié les écueils. Six vaisseaux à l'ancre, disposés en croissant concave comme le rivage, appuyés d'un côté par l'îlot d'Aboukir, forteresse naturelle armée de canons, appuyés de l'autre par un bras avancé de la rade, étaient autant de forteresses immobiles présentant leurs batteries à la mer. Elles pouvaient combiner leurs feux sur un même bâtiment. Inabordables, aux yeux de Brueys, du côté de la terre, ces défenses donnaient ainsi à une bataille navale la solidité et l'inexpugnabilité d'un rempart de feu.

XXV

A deux heures de l'après-midi du 1er août. Brueys, averti par des signaux de l'apparition de Nelson en vue de l'Égypte, rappela à bord tous ses équipages. Il ordonna à deux de ses bricks, l'*Alerte* et le *Railleur*, qui tiraient peu d'eau, d'aller reconnaître la flotte anglaise à portée de canon, puis de prendre la fuite en passant, pour rentrer dans la rade, sur des bas-fonds où il espérait que leur exemple entraînerait les vaisseaux d'avant-garde de Nelson sur leur trace, et les ferait échouer dans la vase du Nil.

Mais Nelson, qui connaissait ces bas-fonds, évita le piége. Sans paraître s'occuper des bricks, il s'avança en ordre de bataille sur la tête de la flotte française comme à un assaut de front sur le centre d'une position; puis, virant de bord et se précipitant sans sonder, sans hésiter et sans tirer, entre l'extrémité de la ligne d'embossage de Brueys et l'îlot fortifié d'Abou-

kir, il franchit ce passage à pleines voiles avec la moitié de ses vaisseaux, en y perdant seulement le *Culloden*.

A mesure que ses vaisseaux franchissaient la passe, ils s'embossaient chacun derrière un des vaisseaux de Brueys. L'autre moitié de l'armée de Nelson, s'arrêtant tout à coup et se coupant en deux, se rangea du côté de la mer en face des vaisseaux français, attaqués ainsi par les deux flancs, et le feu s'ouvrit comme un double tonnerre sur le pont des bâtiments immobiles de Brueys.

La flotte française, ayant ainsi perdu à la fois, par une erreur de son chef, la protection qu'elle avait espéré de terre et la faculté du mouvement dans un combat à l'ancre, prévit son destin. Il ne lui restait qu'à périr glorieusement en entraînant le plus de vaisseaux ennemis possible dans sa destruction. Elle fut digne de la grandeur de son désastre. L'armée républicaine de cette flotte, commandée encore à ce dernier jour par les officiers héroïques des guerres de la révolution, s'éleva au niveau de l'antiquité par son suicide : héros d'une autre Salamine, à qui il ne manque qu'un Thémistocle! Le *Spartiate*,

le *Franklin*, l'*Orient*, le *Tonnant*, répondant de leurs deux batteries à la fois aux doubles bordées des vaisseaux anglais, jonchèrent les ponts de Nelson de mâts, de vergues, de morts et de blessés. La victoire ne fut pas le prix de la supériorité navale, mais de la fatalité de l'embossage. Jamais la flotte française n'avait vaincu plus glorieusement qu'elle ne succomba. Chaque vaisseau fut une scène des Thermopyles, car les combattants ne combattaient plus pour vaincre, mais pour mourir. Chaque pont vit tomber un à un ses commandants, ses officiers, ses canonniers, et ne rendit plus aux Anglais que des cadavres et des bûchers. L'amiral Brueys, déjà blessé aux premières mitrailles, se tenait debout sur la dunette de son vaisseau l'*Orient*, entouré des restes de son état-major, implorant la mort pour couvrir son infortune. Un boulet de Nelson le coupa en deux; Brueys s'opposait encore de ses mains mourantes à ceux qui voulaient le descendre sous le pont. « Non ! non ! s'écriait-il, un amiral français doit expirer sur son banc de quart. » Son capitaine de pavillon, Casa-Bianca, tomba un moment après sur le corps de son général. L'*Orient*, sans chef, com-

battait comme de lui-même. Nelson fut atteint d'un de ses coups; il tomba la tête labourée par un fragment de ses vergues. Le sang inonda son visage, et la peau de son front, retombant sur son œil unique, le plongea dans les ténèbres, qu'il prit un moment pour la nuit de la mort.

XXVI

Certain déjà de triompher, mais croyant sa blessure mortelle, Nelson fit appeler le chapelain du *Vanguard*, et le chargea de redire ses dernières tendresses à sa famille. Un silence d'anxiété terrible suspendit la respiration du vaisseau pendant que les chirurgiens sondaient la blessure. Un cri de joie retentit à bord quand ils eurent déclaré qu'elle n'était que superficielle, et que le vainqueur serait conservé à sa patrie. La nuit inaperçue, tant le feu du combat éclairait les vagues, couvrait déjà depuis trois heures les combattants. Les vaisseaux français se taisaient un à un, à mesure que leurs équipages décimés manquaient aux canons, som-

braient en pleine mer, dérivaient entraînant leurs câbles coupés vers la plage, ou s'échouaient sur les écueils. L'*Orient* brûlait par ses ponts supérieurs, et tirait encore par ses bas ponts, prêts à être consumés par l'immense bûcher que la brise de nuit attisait autour de ses batteries. Les vaisseaux anglais avaient cessé de lui répondre et se retiraient à distance pour échapper à son inévitable explosion. Le capitaine Dupetit-Thouars, commandant du *Tonnant*, ne ralentissait pas son feu au spectacle de ces désastres. Il ne combattait plus pour la gloire ni pour la vie, mais pour l'immortalité. Un bras emporté par un boulet, les deux jambes fracassées par la mitraille, Dupetit-Thouars faisait jurer à son équipage de ne jamais amener son pavillon et de jeter son corps à la mer, pour que ses restes mêmes ne fussent pas captifs des Anglais. Ce vaisseau, ainsi que le *Franklin*, jonché des corps de ses officiers, ne fut bientôt plus qu'un cadavre sur la mer.

XXVII

La flamme toujours croissante de l'*Orient* éclairait seule la rade recouverte de débris. Les matelots de ce vaisseau se précipitaient par les sabords dans la mer, s'attachant à des débris pour se laisser ainsi dériver à la côte. Ils conjurèrent leur commandant Casa-Bianca, criblé de blessures, de se laisser sauver par eux. Soit impossibilité de remuer ses membres fracassés, soit volonté stoïque de ne pas survivre à son bâtiment, Casa-Bianca repoussa ces supplications de son équipage. On voulut sauver au moins son fils, enfant de douze ans, de la plus héroïque espérance, que sa tendresse pour son père avait fait embarquer avec lui; mais l'enfant, s'enlaçant au corps de son père, résista aux prières et à la force, et voulut mourir dans les bras de celui qui lui avait donné la vie.

L'explosion, qui s'approchait, força ces généreux marins à abandonner ce groupe funèbre à sa tendresse. L'*Orient* sauta en l'air à onze heu-

res, avec une explosion qui fit trembler l'Égypte jusqu'à Rosette, et avec un éclair de flamme qui éblouit longtemps l'horizon. Ses mâts, ses vergues, ses membrures, ses canons, retombèrent en pluie de feu sur la rade, comme un pan du ciel qui s'écroulerait au contre-coup des combats humains. Le soleil, en se levant, ne découvrit sur la rade d'Aboukir que des carcasses de vaisseaux échouées ou fumantes, dispersées au hasard de la houle. Quelques pavillons français flottaient encore sur ces débris. Nelson lui-même, rasé de mâts et réduit à des voiles basses, pouvait à peine mouvoir sa flotte victorieuse, mais désemparée. Deux de ses vaisseaux, seuls intacts dans leur mâture, achevèrent la conquête des dépouilles de la nuit. Quelques commandants français échouèrent leurs bâtiments sur le sable, et les incendièrent pour en disputer les débris aux vainqueurs. L'armée française était désormais prisonnière dans sa conquête en Égypte. La capitulation future de cette armée était la seconde victoire de Nelson. La fortune n'accordait pas tout au même peuple ; à l'un la terre, à l'autre l'Océan.

DEUXIÈME PARTIE

I

« Cette victoire de Nelson, disent les historiens français témoins de la bataille, fut peut-être la plus complète qui ait jamais été remportée sur mer depuis l'invention de la poudre. » Nelson ne la dut qu'à sa témérité et à l'immobilité de la flotte de Brueys. Ce que cette flotte héroïque fit à l'ancre montre ce qu'elle aurait fait au vent. Elle ne combattit pas, elle fut immolée; mais son suicide entraîna des milliers d'ennemis dans sa mort, et couvrit d'un respect égal à la gloire la marine française.

Nelson, après avoir rendu grâces au Dieu des

batailles sur le sable de la plage d'Aboukir, employa dix-huit jours à radouber ses vaisseaux avant de pouvoir ouvrir une de ses voiles au vent. Les bâtiments légers portèrent son triomphe à sa patrie.

Mal guéri de ses blessures, il revint à Naples savourer son triomphe dans les délires de l'amour. La cour, tremblante et rassurée par son triomphe, vola au-devant de lui sur la rade de Naples, et lui fit cortége jusqu'au palais. Lady Hamilton s'évanouit d'émotion dans la chaloupe, et fut portée inanimée aux pieds de Nelson.

Bientôt elle protégea le départ de la cour de tout l'ascendant qu'elle avait sur le cœur de Nelson. Les Français approchaient. La cour méditait la fuite. Le peuple de Naples la surveillait. La qualité d'ambassadrice et l'intimité de lady Hamilton avec la reine lui permettaient de servir d'intermédiaire active entre la flotte et la cour, sans éveiller sur ce projet de départ les soupçons de la multitude agitée. A l'abri d'un souterrain ignoré qui existe sous les fondations du palais et qui communique à la mer, lady Hamilton fit embarquer nuitamment sur les vaisseaux de

Nelson les trésors, les diamants de la couronne, les objets d'art et de luxe, s'élevant à une valeur de quatre-vingts millions. Nelson, s'approchant lui-même de l'entrée de ce souterrain dans trois chaloupes, pendant la nuit orageuse du 21 décembre, enleva la famille royale, les ministres, sir William et lady Hamilton, et les transporta, malgré la fureur des lames, sur son vaisseau le *Vanguard*. Une tempête de trois jours menaça d'engloutir entre Naples et la Sicile cette cour fugitive, à qui la mer et la terre semblaient à la fois se refuser.

Lady Hamilton, aussi intrépide dans ce danger que Nelson lui-même, se dévoua à la reine, son amie, et à la famille royale, avec l'oubli d'elle-même et l'abnégation d'une esclave antique pour sa maîtresse. Le dernier enfant de la reine expira de fatigue et de terreur dans les bras de lady Hamilton. Le roi et la reine débarquèrent trois jours après à Palerme avec le cadavre de leur fils. La république, proclamée dans tout le royaume, menaça jusqu'à Messine. Le cardinal Ruffo seul, moins prêtre que soldat, homme de guerre civile, *Charette* italien sous l'habit de pontife, fit une *Vendée* de la Calabre,

et, levant quarante mille hommes au nom de la religion inquiétée et du roi proscrit, marcha lentement sur Naples pour y opérer la contre-révolution. Nelson observait de Palerme ces mouvements du royaume attisés par la reine, et attendait impatiemment l'heure d'un débarquement et d'une restauration. Les faveurs du roi et de la reine, et l'amour de lady Hamilton au milieu de cette cour voluptueuse et dans ce climat assoupissant, n'amortissaient pas son ardeur des combats et ne prévalaient pas sur ses remords. Un accent de mélancolie et de découragement de soi-même révèle le trouble de son âme dans sa correspondance de Palerme : « Je loge toujours, écrit-il, dans le palais de lady Hamilton ; elle est mon conseil, ma confidente, mon secrétaire, ma garde-malade. Ma santé, il est vrai, est altérée ; mais, tant que je respirerai, si la reine l'ordonne, je resterai ici pour la protéger... Mes pensées me dévorent et me tuent !... Mon seul désir quelquefois est de descendre avec honneur dans la tombe, et, lorsque la volonté de Dieu m'y appellera, je recevrai la mort comme on accueille un ami !... Ce n'est pas que je sois insensible aux honneurs et aux richesses

que mon roi et mon pays accumulent sur moi ; mais je suis prêt à quitter ce monde de trouble, et je n'envie personne, excepté ceux dont le domaine immuable se compose de six pieds de terre !... »

Au milieu de ces dégoûts, expiation du bonheur que l'âme se reproche, la reine et lady Hamilton lui avaient soufflé leur haine implacable contre les républicains de Naples. On reconnaît l'accent de la guerre civile dans les lettres qu'il écrit de Palerme à son ami l'amiral Troubridge, qui commandait le blocus de Naples : « Écrivez-moi bientôt, lui écrit-il avec une joie féroce, qu'on a coupé quelques têtes : il ne faut rien moins que cela pour me réconforter un peu !... »

II

Bientôt le cardinal Ruffo, appelé à grands cris par les quarante mille *lazzaroni*, populace qui adorait sa servitude parce qu'elle était trop abjecte pour comprendre la liberté, arriva avec son armée aux portes de Naples. Nelson, à ce

bruit précurseur d'une contre-révolution, rappela à lui toutes les escadres de la Méditerranée, dispersées devant l'Égypte ou devant les côtes d'Italie, et forma une armée navale de dix-huit vaisseaux près de l'île de Maritimo, sur le revers oriental de la Sicile. Lady Hamilton s'y embarqua avec lui pour le golfe de Naples, afin de préparer elle-même les voies à la reine son amie, et de devancer ses vengeances. Nelson, en approchant de Naples, trouva la capitale déjà domptée et occupée par l'armée du cardinal Ruffo. Les chefs républicains, enfermés dans les forts de Naples, avaient capitulé avec Ruffo. Cette capitulation leur assurait la vie et la liberté de quitter le royaume. Le capitaine anglais Foots, qui commandait le blocus en attendant Nelson, avait signé cette capitulation à la requête de Ruffo. Nelson entra à pleines voiles, le 25 juin, à la tête de sa flotte dans la baie de Naples. Le bruit d'une capitulation qui allait enlever des victimes à la reine s'était répandu sur la flotte. Lady Hamilton se refusait à y ajouter foi. Debout sur le pont du *Foudroyant*, à côté de Nelson, la vue d'un pavillon de paix sur les châteaux de Naples lui confirma cette rumeur. « Nelson! s'écria-

t-elle indignée, en montrant du geste les signes de capitulation arborés sur les forts; Nelson, faites abattre à l'instant ce drapeau : on ne capitule pas avec des rebelles! »

Nelson, asservi par l'amour, obéit à cette rage. Le généralissime Ruffo, moins implacable qu'un amiral étranger dans une cause civile, où l'on est d'autant plus ennemi qu'on est plus compatriote, se refusa noblement à violer la parole donnée. Appelé sur le *Foudroyant* pour y recevoir par l'organe de lady Hamilton les injonctions absolues de la reine, Ruffo plaida avec énergie la cause de ses ennemis vaincus et amnistiés. Il déclara à Nelson et à sa complice que, si la vie et la liberté des chefs républicains n'étaient pas respectées, il retirerait ses troupes de Naples, ne voulant pas entacher ses armes, même pour la cause de son Dieu et de son roi, d'une félonie et d'un meurtre sur des concitoyens désarmés. Lady Hamilton, animée de la vengeance de son amie, prit tout sur elle, et Nelson prit tout sur sa servilité et sur la honte de son pays. La capitulation signée par le commandant du blocus Foost fut enlevée à cet officier, déchirée et jetée à la mer par lady Hamilton. Les chefs

républicains enfermés dans les châteaux, qui comptaient dans leurs rangs presque toute la jeune noblesse de Naples, et ce que le clergé, la littérature et les arts avaient d'éminent, furent, au nombre de six mille, livrés au glaive des commissions militaires ou aux poignards de la populace. Les jugements et les massacres ensanglantèrent, pendant une *terreur* de sang-froid sur les îles et sur la flotte, la mer de Naples. Ceux que la potence avait épargnés étaient égorgés par le couteau et jetés aux vagues de la mer. Des sicaires et des délateurs, ressuscités du temps de Tibère, donnaient les formes de la justice à ces assassinats. Quarante mille citoyens tombaient sous le coup des lois de mort qui frayaient dans le sang le retour au roi et à son implacable épouse. Des tribunaux ambulants parcouraient les provinces avec les bourreaux. Des hommes vivants, saisis pas les lazzaroni, étaient jetés dans les bûchers allumés sur la place du palais, sous les canons de la flotte qui rapportait la famille royale. La reine adressait de Palerme des listes de proscription où le nom des victimes était inscrit par la vengeance. Trente mille captifs encombraient les prisons de Naples; la torture y

arrachait l'aveu des crimes ou des complicités politiques. Les juntes d'État envoyaient chaque jour leur contingent de victimes à l'échafaud. Les hommes les plus illustres par le nom, par les services ou par le génie, du royaume, tels que Cyrillo, Menthone, Conforti, Fiano, Albonese, Fiorentino, Pagano, l'évêque Sarno, le prélat Natale, la marquise San-Felice, la poëtesse Éléonore Pimentel, et trois cents victimes, l'élite de la ville, furent pendus et jetés aux flots pour toute sépulture après leur supplice ; les princes Torella et Riario, le baron Poerio, orateur illustre et modéré ; le marquis Carleto, le chevalier Abamonti, relégués par grâce dans l'île déserte de Farignana, près des écueils de Sicile, furent enfermés dans une caverne sous-marine, qui avait servi jadis de tombe anticipée aux exilés de Rome. Serra et Riario, jeunes fils des plus hautes familles, tombèrent sous la hache avant d'avoir atteint l'âge même du crime. La tête d'un enfant de seize ans, le fils unique du marquis Genzano, dont l'innocence et la beauté faisaient l'admiration et la pitié de la ville, tomba sous la hache du bourreau. Son père, Brutus de la lâcheté, pour dissimuler sa douleur, brigua

une infâme complicité avec les profanateurs de son propre sang, et offrit, quelques jours après le supplice, un festin de congratulation aux juges ! Une jeune femme de la haute noblesse, condamnée à l'échafaud pour avoir, par amour pour un des chefs républicains dont la vie était menacée, révélé une conspiration contre la république, se déclara enceinte la veille du supplice : la cour, outrageant sa pudeur, la fit conduire au palais pour livrer son corps à l'examen des médecins du roi. Déclarée enceinte, on suspendit l'exécution jusqu'à sa délivrance ; jetée sur un bâtiment et enfermée dans les cachots de Palerme, le jour où elle donna la vie à son enfant fut le dernier jour pour elle. Les proscriptions de Marius, de Sylla, de Tibère et de la Convention étaient égalées par la haine d'une cour italienne, servie par une populace fanatique, et protégée par un héros anglais asservi à une courtisane.

III

Nelson ne préserva même pas ses bâtiments des souillures de sang de cette *terreur* royale. L'amiral napolitain Carraciolo, autrefois son compagnon de guerre dans des campagnes navales où la flotte napolitaine et la flotte anglaise étaient combinées, avait fait fidèle cortége au roi sur son vaisseau jusqu'en Sicile à l'approche des Français. Rappelé à Naples après la révolution consommée, sous peine de voir ses biens confisqués, il était rentré, avec l'autorisation du prince, dans sa patrie. Élevé malgré lui par le gouvernement républicain au commandement général de la flotte par l'éminence de sa renommée et de ses talents, il était coupable d'avoir servi sa patrie pendant l'interrègne. Ses nombreux amis, pressentant la vengeance de la reine, l'avaient fait évader des forts pendant la négociation, sous les habits d'un paysan calabrais. Arrêté, interrogé, reconnu, ramené enchaîné les mains derrière le dos à Naples, on

l'avait livré, sur l'ordre de Nelson, à l'escadre anglaise. On ne doutait pas que cette prison apparente ne fût pour l'infortuné Carraciolo une hospitalité déguisée, car le supplice n'oserait atteindre un hôte de la Grande-Bretagne. Mais lady Hamilton avait résolu de faire d'un vaisseau anglais l'échafaud du plus illustre des Napolitains. Nelson reçut Carraciolo sur le *Foudroyant*, habité encore par lui et par sa favorite; il y convoqua une cour martiale d'officiers siciliens, présidée par le comte de Thurn. Carraciolo comparut devant ses juges. Il demanda à recueillir des pièces justificatives de son innocence et des témoignages de sa conduite pendant l'interrègne de son souverain. Les juges trouvant cette demande juste et la communiquant à Nelson, il leur répondit de prononcer sans délai; les juges obéirent, et prononcèrent l'exil perpétuel. Nelson, en recevant communication de la sentence, fit substituer impérativement sur l'arrêt le mot de *mort* à celui d'exil. Une heure après, le condamné, garrotté pour le supplice, fut descendu du *Foudroyant* dans une chaloupe et conduit sur son propre vaisseau amiral, la *Minerve*, pour y être supplicié du

supplice infamant des malfaiteurs. Lady Hamilton, enfermée avec Nelson dans la galerie du *Foudroyant*, avait refusé de voir et d'entendre tous ceux qui, comptant sur l'intercession d'une femme, avaient imploré sa compassion. Nelson lui-même était resté sourd aux insinuations de ses officiers. La cour voulait ce sang, et l'amour lui payait le crime.

Arrivé sur le pont de la *Minerve*, à l'ancre à côté du *Foudroyant*, Carraciolo accepta la mort sans pâlir, et murmura seulement contre l'ignominie de la potence. « Je suis vieux, dit-il à l'officier qui commandait le cortége, mes cheveux blancs m'avertissent que la mort va retrancher bien peu de jours à ma carrière; je ne laisse après moi ni veuve ni orphelins pour me pleurer, je ne marchande point contre la mort; mais, après soixante-douze ans d'une vie d'honneur, il est dur de laisser l'ignoble image de la potence attachée à ma mémoire. Demandez seulement à l'amiral anglais, autrefois mon compagnon d'armes et mon ami, de changer l'infâme supplice qu'on me prépare par la corde contre la mort du soldat par le feu ! »

L'officier anglais qui reçut ces nobles suppli-

cations fit suspendre l'exécution, et courut les rapporter à Nelson, qui restait invisible sur son bord. « Faites votre devoir, » répondit durement l'amiral anglais en se détournant pour éviter toute insistance. Carraciolo, hissé par le cou à la grande vergue de la *Minerve*, expira de la mort des scélérats, aux applaudissements des uns, à la pitié des autres, à la honte de tous, et surtout de Nelson. Lady Hamilton monta, dit-on, sur la dunette du *Foudroyant* pour contempler le cadavre de la victime de la reine, pendu jusqu'à la nuit à ce gibet flottant. Quand les ténèbres eurent couvert les flottes, on attacha deux boulets ramés aux pieds du cadavre, et on le jeta à la mer; mais la mer n'en voulut pas!

Trois jours après, le roi Ferdinand était ramené de Palerme dans la baie de Naples, sur un vaisseau anglais du capitaine Hardy. Debout sur la dunette de ce vaisseau, il lisait les arrêts de mort et de proscription que la reine sa femme voulait faire exécuter avant son débarquement, afin que le sang des proscrits fût lavé sous les pas de son mari. Lady Hamilton, accourue au-devant de son amie pour lui rendre compte de

ses vengeances, était non loin du roi avec Nelson et un groupe de courtisans auprès de la reine. La mer était animée et enflée de grosses lames autour de la poupe. Tout à coup un buste de vieillard, sortant de l'eau jusqu'à la ceinture, apparut au sommet d'une lame comme celui d'un homme qui aurait marché sur les flots, la tête haute, la *chevelure éparse et ruisselante*. Un cri d'horreur s'éleva de la poupe. Le roi se retourna, et reconnut aux traits du visage son amiral Carraciolo. « Que nous veut ce mort? dit-il en s'adressant à son aumônier placé derrière lui. — On dirait, répondit le moine, qu'il vient implorer, par la permission de Dieu, la sépulture chrétienne pour son corps. — Qu'on la lui donne, » repartit le roi; et il descendit morne et consterné sous le pont, pendant que des matelots anglais repêchaient le cadavre, et le transportaient, pour être enseveli, dans la petite église de pêcheurs de Santa-Lucia, sur le quai de Naples. La tempête avait rompu les liens qui attachaient les boulets aux pieds de Carraciolo, et le corps, enflé par les eaux, avait remonté de lui-même à la surface. Jamais, par une sorte de miracle naturel, la vengeance divine ne

s'était ainsi montrée face à face en reproche à la vengeance politique.

IV

Les honteux services rendus dans cette circonstance à la cour de Naples par lady Hamilton et par Nelson reçurent leur prix. Lady Hamilton fut rassasiée d'honneurs et de présents par la reine. Quand Nelson ramena pour un moment le roi en Sicile, où les affaires du royaume le rappelaient, après la restauration de son pouvoir à Naples, on construisit dans le palais de Palerme un temple de la Gloire, décoré de tous les emblèmes du triomphe. A son entrée dans le palais, Nelson, au-devant de qui le roi, la reine, leur famille, leurs enfants et lady Hamilton s'étaient précipités, fut couronné de lauriers par les mains des fils de la reine. Le roi lui présenta une épée enrichie de diamants et le titre de duc de Bronté, ou duc du Tonnerre, avec le duché de ce nom, d'un revenu royal. Les plus habiles sculpteurs de l'Italie tail-

lèrent sa statue et lui décernèrent une colonne rostrale. Ce n'était pas assez de tant de gloire, de tant de fortune et de tant de voluptés pour couvrir la honte et les remords d'un héros vendu par une favorite aux passions d'une cour sanguinaire et corrompue.

V

Rentré en Angleterre avec lady Hamilton, il y reçut le triomphe d'Aboukir et de Naples. Tous les vaisseaux de la Tamise se pavoisèrent de ses couleurs au bruit de son arrivée. Le gouvernement et les corporations de Londres lui décernèrent des adresses triomphales et des armes d'honneur, comme au sauveur de sa patrie. Le peuple, soulevé d'enthousiasme sur ses pas, lui fit des ovations et des cortéges spontanés à travers la ville. Ses exploits voilaient ses faiblesses à l'œil de ses compatriotes. Il jouit mal de sa renommée et de sa popularité publique. Enchaîné aux charmes de lady Hamilton, devenue

veuve, il se sépara avec scandale de sa femme et de son fils adoptif, Joshua Nisbet, indigné des affronts faits à sa mère. Il fut juste cependant dans sa faiblesse, et il n'imputa jamais à lady Nelson les torts de ce divorce. « Le ciel m'est témoin, lui écrivait-il, qu'il n'y a pas une innocence, une vertu et une tendresse que je ne reconnaisse en vous! » Mais, maître de son estime, il n'était plus maître de son cœur, une courtisane le retenait dans ses séductions. Il acheta pour elle, dans la campagne de Londres, une maison de plaisance, Merton; il y cacha son amour, sa gloire et son remords. Il eut une fille, et lui donna le nom d'Horatia.

VI

La guerre de la Baltique le rappela sur l'Océan. Il commanda la flotte qui força le port de Copenhague et incendia la flotte danoise. Cet incendie, plus digne d'un Attila de la mer que d'un soldat, illumina son nom d'horreur en Eu-

rope, d'une gloire fanatique à Londres. Il y rentra de nouveau en triomphateur, et y reçut du roi le titre de lord. La Grande-Bretagne voyait en lui seul le contre-poids de Napoléon.

VII

Cependant Napoléon, après les victoires qui avaient ébloui l'Égypte, conquis l'Italie, intimidé l'Allemagne, rivé la faible Espagne à sa politique, incorporé la Hollande, avait transporté les rêves de son génie des rivages de la Syrie aux grèves de la mer d'Angleterre. Cet empire universel qu'il avait construit en imagination dans l'Orient au commencement de sa fortune, il l'avait transporté désormais en Occident. Par une bizarre rencontre de la destinée, le même homme qui avait déconcerté ses plans sur la côte d'Égypte allait les déconcerter encore sur les côtes de la Manche. On eût dit que Nelson et Napoléon étaient en ce moment les deux

grands antagonistes dans lesquels se personnifiaient et se résumaient, sur la terre, la conquête de l'Europe, sur la mer, la résistance du continent.

VIII

Napoléon avait accumulé depuis dix-huit mois dans tous les ports français ou hollandais qui bordent la Manche les menaces et les moyens d'une descente en Angleterre. L'innombrable flottille de ses chaloupes canonnières, rassemblées autour de Boulogne et prêtes à embarquer ses troupes campées sur le rivage, pouvait, à un jour de fortune, jeter un immense pont mobile sur ce bras de mer, et verser en quelques heures sur le rivage britannique une de ces armées aussi irrésistibles sur la terre que les flottes de l'Angleterre étaient irrésistibles sur l'Océan. Quel que fût le patriotisme de cette île, devenue, par le génie de ses enfants, le plus merveilleux foyer de travail, de richesse, de na-

vigation et de civilisation de tous les siècles, si on compare son influence sur l'univers à son étendue géographique, il n'était guère douteux que deux cent mille Français, aguerris et animés par le génie du conquérant moderne, n'eussent subjugué, au moins pour un moment, la Grande-Bretagne, rasé ses forts, encloué ses canons, incendié ses arsenaux maritimes et dispersé au vent les éléments de sa richesse et de sa liberté. Sans doute l'Angleterre, surprise et enchaînée sur son propre territoire, se serait réfugiée presque tout entière sur ses flottes, aurait couvert la Manche de ses citadelles flottantes, sur la trace des chaloupes canonnières de Napoléon, les aurait brûlées dans ses propres ports et aurait emprisonné les Français dans leur conquête. Elle aurait obtenu ainsi de Napoléon une retraite volontaire et une glorieuse capitulation pour elle-même. Mais la honte et les calamités d'une invasion à Londres n'en auraient pas moins pesé sur sa fortune et sur son histoire, et l'Angleterre, possédée pendant quelques mois dans sa capitale, aurait payé cher la rançon de sang, de fer et d'or qu'il lui aurait fallu prodiguer pour se reconquérir.

L'Angleterre, attentive aux rassemblements de chaloupes et de troupes de la France, frémissait des conséquences d'un jour d'audace dans l'âme de Napoléon, d'imprévoyance dans une manœuvre d'un de ses amiraux, de calme ou de tempête saisi par ses ennemis sur la mer. Ses escadres couvraient la Manche et interceptaient suffisamment les vagues à nos chaloupes de transport, coquilles de noix, selon l'expression dédaigneuse des marins, dont une seule frégate de guerre pouvait submerger des flottes entières. Aussi le plan de Napoléon était de n'aventurer ces flottilles sur la mer qu'après avoir rassemblé de tous les ports de Hollande, de France et d'Espagne, une flotte de cinquante ou soixante vaisseaux de guerre, nouvelle *Armada*, qui se serait jetée dans la Manche pour y livrer bataille aux flottes de l'Angleterre, et pour couvrir d'une diversion par une victoire, ou même par une défaite, le transport de son armée de Boulogne à Douvres. Mais ces vaisseaux, enfermés par les blocus supérieurs des escadres britanniques, les uns dans l'Escaut, les autres à Brest, ceux-ci à Toulon, ceux-là à Cadix, ne pouvaient se grouper en armée navale égale ou supérieure aux

Anglais qu'à force de mystère, de combinaisons, de bonheur et d'audace dans les amiraux qui les commandaient. Aucun de ces amiraux, ni en France, ni en Hollande, ni en Espagne, n'avait un génie capable de concevoir et d'oser ces manœuvres héroïques et désespérées qui font violence aux impossibilités de la fortune, et qui correspondaient avec l'impatience et l'enthousiasme de Napoléon. Braves de cœur, mais timides d'esprit, tous fléchissaient sous le poids des responsabilités qu'on leur commandait d'encourir. La guerre de terre ne veut que de l'héroïsme, la guerre de mer veut de l'héroïsme et de la science. Un corps d'armée vaincu ou décimé se rallie, se recrute ou se reforme; une escadre échouée ou brûlée engloutit avec elle ceux qui la montent, et ne se retrouve qu'en débris fumants sur les flots. Les manœuvres d'une armée de terre, qui ne dépendent, sur un champ de bataille, que du coup d'œil et de la voix d'un chef, dépendent, sur l'Océan, des vents, des distances, des matelots, des calmes, des tempêtes, qu'un génie ne peut prévoir ou surmonter.

Découragé un moment de la possibilité d'une

réunion de ses escadres disséminées en une seule flotte dans la Manche, Napoléon avait médité de faire sortir de Toulon et de Brest deux escadres séparées de soixante voiles, portant quarante mille combattants, de les diriger chacune par une route diverse dans la mer des Indes, et d'aller frapper ainsi la puissance anglaise à l'extrémité de l'Orient, en attendant de la frapper au cœur. Ses deux flottes, dans sa pensée, appelleraient inévitablement sur leurs traces les escadres de l'Angleterre, et, pendant que ses escadres voleraient au secours de l'Inde, la Manche, moins surveillée et moins infranchissable, ouvrirait peut-être passage à son armée de terre.

IX

L'immensité et les lenteurs de ce plan avaient bien vite usé sa patience. Il en avait combiné un autre moins vaste, mais moins lent, et qui devait avoir de même pour résultat de rassembler ses vaisseaux en armée navale sur un point

distant de l'Océan, et d'appeler la masse des escadres anglaises loin de la Manche, d'où il voulait à tout prix les écarter. Par son ordre, l'amiral Villeneuve, auquel il destinait le commandement supérieur de ses flottes combinées, était sorti de Toulon avec treize vaisseaux et quelques frégates. Il avait rallié les escadres espagnoles, commandées par l'amiral Gravina, à Cadix ; de là il avait franchi l'Atlantique et avait rejoint aux Antilles l'escadre de l'amiral Missiessy, forte de six vaisseaux. L'amiral Gantheaume, qui commandait la flotte à Brest, devait profiter de la première tempête qui éloignerait l'amiral anglais Cornwalis de sa croisière devant Brest, pour rejoindre Villeneuve, Gravina et Missiessy à la Martinique. Cette flotte, combinée ainsi sous les ordres de l'amiral Villeneuve, après avoir inquiété les Anglais dans leurs possessions des Antilles, devait forcer de voiles vers la France au moment où les escadres britanniques seraient dispersées à sa poursuite, leur livrer bataille aux abords de l'Europe, et se jeter dans la Manche, victorieuse ou vaincue, pour y concourir à la descente en Angleterre.

Ce plan, exécuté heureusement au mois de

juin par Villeneuve, était resté incomplet seulement par l'immobilité de Gantheaume et de la flotte de Brest, à qui la constance des calmes n'avait pas permis de sortir de la rade. Villeneuve rentrait dans les mers d'Europe avec ordre de livrer bataille à Cornwalis devant Brest, de débloquer ainsi Gantheaume, de rallier cette partie emprisonnée de nos forces navales, et de combattre ensuite avec soixante vaisseaux de guerre réunis l'armée navale des Anglais, quelle que fût sa force et son nombre, à l'entrée de la Manche. « Les Anglais, s'écriait Napoléon dans sa confiance, ne savent pas ce qui est suspendu sur leur île. Si je suis maître douze heures de la Manche, l'Angleterre a vécu ! »

X

Au moment où il jetait ce cri de joie à sa fortune et de menace à la Grande-Bretagne, il était à Boulogne. Il avait sous les yeux cent soixante-quatre mille hommes vainqueurs du

continent et dévorant du regard une dernière conquête, et il attendait d'heure en heure l'annonce de l'approche de Villeneuve et le bruit du canon de la flotte forçant les escadres de Cornwalis. Villeneuve, en effet, revenait avec la flotte combinée vers les mers d'Europe. Nelson, à la tête de onze vaisseaux seulement, le cherchait hardiment sur les vagues pour le rencontrer, comme autrefois il avait cherché au hasard Napoléon sur la Méditerranée. Convaincu que Villeneuve rentrait en Europe, Nelson se hâtait d'y revenir lui-même, envoyant devant lui une voile rapide pour avertir le gouvernement anglais du danger qui s'approchait de ses côtes. Villeneuve, en approchant du Ferrol, tomba par une épaisse brume dans l'escadre de l'amiral Calder, forte de vingt et une voiles. Les deux escadres se livrèrent un combat sans plan et sans grandeur dans les ténèbres du brouillard. Deux vaisseaux espagnols de la flotte combinée restèrent la proie des Anglais. Villeneuve, au lieu de chercher le lendemain le sillage des Anglais et de les vaincre, comme il en avait l'ordre, entra dans le port du Ferrol, y consuma les jours en ravitaillement inutile de ses vaisseaux, y re-

çut de nouveau l'ordre de débloquer Brest, de rallier Ganteaume, et de se présenter avec toutes ses voiles dans la Manche. Il répondit qu'il allait obéir ; mais, convaincu que Nelson, Calder et Cornwalis réunis l'attendaient dans l'Océan pour l'anéantir, il fit voile pour Cadix au lieu de faire voile vers Brest et vers Napoléon, et y enferma ses escadres dans une ruineuse inaction.

XI

C'était l'instant décisif que l'hésitation de son amiral coûtait à Napoléon. Il ne lui restait que peu d'heures pour prévenir la déclaration de guerre de l'Autriche et l'insurrection de l'Allemagne entière, fomentée et soldée par le génie patriotique de M. Pitt, dont l'or et la politique sauvaient depuis tant d'années son pays. Napoléon ne doutait pas que Villeneuve ne fût dans les eaux de Brest. « Partez ! » écrivait-il coup sur coup à l'amiral Gantheaume, emprisonné depuis tant de mois dans ce port, et à qui Ville-

neuve venait rouvrir enfin l'Océan ; « partez, et accourez ici : nous aurons vengé en un jour six siècles d'infériorité et de honte ! Jamais pour un plus grand résultat mes soldats de terre et de mer n'auront exposé leur vie ! »

« Partez ! écrivait-il du même style à Villeneuve ; partez, et ne perdez pas un instant, et avec mes escadres réunies entrez dans la Manche ! Nous sommes tout prêts, tout est embarqué pour la descente ! partez ! et en vingt-quatre heures tout est terminé ! »

XII

On sent dans le style la fièvre du cœur et la volonté. Tout fut perdu. Napoléon apprit le lendemain la stupeur de Villeneuve à Cadix et l'immobilité forcée de Gantheaume : « Villeneuve, s'écriait-il, Villeneuve n'est pas digne de commander seulement une frégate ! c'est un homme aveuglé par la peur ! » « C'en est fait, écrivait-il à l'instant à M. de Talleyrand, son ministre des affaires étrangères, mes flottes sont perdues de vue sur

l'Océan ; si elles reviennent dans la Manche, il en est temps encore, je m'embarque, je descends en Angleterre, je coupe à Londres le nœud des coalitions. Si, au contraire, mes amiraux manquent de caractère et manœuvrent mal, j'entre avec deux cent mille hommes en Allemagne, je prends Vienne, je chasse les Bourbons de Naples, et, le continent pacifié, je reviens sur l'Océan et j'y conquiers la paix maritime ! »

Il ne resta pas longtemps dans l'incertitude. Le courrier qui lui apportait la nouvelle de la retraite de Villeneuve à Cadix le trouva au bord de la mer, dévorant du regard les côtes d'Angleterre, qu'un soleil d'été lui montrait blanchissantes au-dessus de la brume du matin. Des imprécations contre Villeneuve éclatèrent de ses lèvres à la lecture de ses dépêches. Il ordonna à son ministre de la marine de remplacer cet amiral malhabile ou malheureux par l'amiral Rosily, et, retournant à l'instant toutes ses pensées vers l'Autriche, il marcha par toutes les routes sur Ulm, avec une armée de deux cent cinquante mille combattants. La victoire ne tarda pas à le consoler sur la terre de ces rêves évanouis sur l'Océan.

XIII

Cependant Villeneuve, redoutant la colère de Napoléon, dont les éclats étaient venus jusqu'à lui, quoique adoucis par l'indulgence et les ménagements du ministre de la marine Decrès, tremblait dans Cadix d'être déshonoré aux yeux des flottes et de la France par une destitution déjà ordonnée par Napoléon, mais que Decrès lui dérobait encore. Il ravitaillait ses escadres, il exerçait ses matelots, il cimentait avec les amiraux espagnols Gravina et Cisneros une confraternité d'armes qui ne faisait des deux flottes qu'une seule nation. Il espérait, après avoir formé et aguerri ainsi son armée navale, reprendre la mer avec une supériorité de nombre et une égalité de tactique qui lui permettraient de reconquérir en un jour la gloire perdue par tant d'hésitation. Ce fut dans ces dispositions de son âme flottante entre le désespoir du passé et l'espoir de l'avenir que Villeneuve apprit l'arrivée soudaine à Madrid de l'amiral Rosily; la ru-

meur publique disait Rosily destiné à prendre bientôt le commandement en chef des flottes combinées. A cette rumeur, qui arrive de Madrid jusqu'à Cadix, Villeneuve n'hésite plus; il veut, ou prévenir le déshonneur de son remplacement par une victoire qui le couvre ou qui le venge de la disgrâce, ou périr du moins dans une défaite glorieuse, qui honore son malheur par sa mort. Il sort le 19 octobre de la rade de Cadix, à la tête de quarante-deux vaisseaux ou frégates de guerre, et vogue vers le détroit de Gibraltar, au hasard de s'y briser contre la flotte de Nelson.

XIV

Revenons au héros de l'Angleterre. Nous avons vu qu'après avoir parcouru depuis deux ans l'Océan et la Méditerranée dans tous les sens, à la poursuite des flottes françaises combinées, qui ne lui avaient échappé qu'en restant enfermées dans Brest ou en s'emprisonnant elles-mêmes

dans la rade de Cadix, Nelson, qui n'avait pas quitté le pont de son vaisseau une seule fois en trois ans, était rentré à Portsmouth pour prendre quelques mois de repos dans la sécurité où se reposait enfin sa patrie. Lassé de triomphes, comblé de fortune, rassasié de gloire, mutilé de coups, épuisé de santé, altéré d'amour, son seul désir alors était de jouir, dans la solitude de la campagne et dans la société d'une femme adorée, des jours que ses blessures et ses fatigues lui laissaient encore à vivre. Il avait fait transporter tous ses trésors et tous ses meubles dans sa maison de campagne de Merton. La présence de lady Hamilton, de sa fille et de ses sœurs, lui préparait dans cette retraite toute la félicité intérieure dont on peut jouir dans le remords.

Il y était établi depuis peu de jours, et il en savourait délicieusement la solitude, quand un matin de l'automne, avant le lever du soleil, on frappa à la porte de son ermitage. Nelson, selon ses habitudes de bord qu'il avait conservées à terre, ne donnait au sommeil que des heures courtes et interrompues; il était déjà levé et habillé. Il fit ouvrir; un homme entra : c'était un

des officiers de vaisseau de son escadre, le capitaine Blackwood, qui lui apportait des dépêches de l'amirauté. « Je suis sûr, dit Nelson à Blackwood, que je pressens ce que vous allez m'apprendre. Ce sont des nouvelles des flottes espagnole et française combinées, et je vois que ce sera encore à moi de les anéantir ! » Blackwood, en effet, apprit à Nelson que les flottes, après une relâche à Vigo, s'étaient abritées pour se refaire et pour se réarmer à Cadix. « Eh bien, comptez, s'écria Nelson, avec la confiance acquise par tant de triomphes, que je donnerai encore une leçon à Villeneuve ! » Il se disposa sans bruit à partir pour Londres et à offrir son bras à son pays. Mais, ému d'avance de la douleur que son éloignement allait causer à lady Hamilton et à ses sœurs, il manqua de courage pour leur révéler les dépêches qu'il avait reçues pendant leur sommeil, et la résolution qu'il avait prise de sacrifier son repos et leur bonheur à une nouvelle gloire. Il s'efforça de détourner la conversation sur des sujets indifférents pour leur dérober la préoccupation et la tristesse de son âme. Lady Hamilton, avec la pénétration naturelle de l'amour, ne s'y laissa pas tromper. Elle

entraîna Nelson dans une allée écartée du jardin, qu'il appelait son banc de quart, et lui demanda tendrement le sujet de sa peine. « Je n'ai point de peine, répondit Nelson en s'efforçant de sourire ; la félicité dont je jouis est sans nuages ; je vis dans le sein de l'amour et entouré de ma famille ; l'air et le calme des champs rétablissent de jour en jour ma santé, qui me promet des années prolongées par le bonheur. Je ne changerais pas ma retraite contre le palais du roi d'Angleterre ! »

Lady Hamilton ne se paya pas de ces subterfuges de la tendresse embarrassée de Nelson ; elle lui dit qu'elle lisait mieux que lui-même dans sa pensée, qu'il avait appris des nouvelles des flottes combinées, qu'il regardait d'avance ces derniers vaisseaux de la France et de l'Espagne comme sa conquête légitime et comme la propriété de sa gloire, qu'il se rongerait d'envie et de regrets si un autre amiral que lui accomplissait ce triomphe, et qu'il regardait avec raison ces flottes comme le prix de ces deux années passées sur toutes les vagues de l'Océan, et comme la récompense d'une si longue et si glorieuse poursuite. « Cher Nelson, ajouta-t-elle les larmes

dans les yeux, quel que soit pour nous le déchirement d'une si cruelle séparation après une réunion si courte, offrez sans hésiter vos services à votre pays : ils seront acceptés ; vous recouvrerez la tranquillité de votre âme, et, après une glorieuse et dernière victoire, vous reviendrez être heureux ici, avec nous ! » Nelson s'attendrit lui-même jusqu'aux larmes à ces paroles d'une femme qui lui arrachait si doucement son secret, et qui ne voulait pas de bonheur, même au prix de la gloire de son héros ! « Généreuse Emma ! s'écria-t-il, tendre et magnanime Emma ! ah ! s'il n'y avait plus d'Emma, il n'y aurait plus de Nelson dans le monde ! »

XV

Nelson partit dans la journée pour Londres. On l'y attendait. On lui donna le choix des vaisseaux, des amiraux, des capitaines dont il formerait sa flotte. Les préparatifs eurent la promptitude de sa pensée. Il s'irritait de toute heure

perdue qui pouvait donner à Villeneuve l'occasion de sortir de Cadix et de s'élancer vers les Indes ou vers les Antilles. Il fit mettre son pavillon d'amiral sur le même vaisseau qui lui avait tant de fois porté bonheur pendant les années qu'il venait de passer à son bord. Au moment d'y monter, un glorieux ou funèbre pressentiment parut l'y saisir. Il fit appeler le gardien de ses meubles déposés à Londres, et il lui ordonna de faire graver son histoire dans une courte épitaphe sur le cercueil creusé dans le mât du vaisseau conquis d'Aboukir, mât dont le capitaine Halwel lui avait fait présent après la victoire : « J'en aurai besoin à mon retour, » dit-il d'un accent prophétique. L'image de la mort était devant lui ; il ne la redoutait pas pour lui-même, mais il pensait au deuil de son vieux père et de lady Hamilton.

« J'ai quitté cette nuit, ce cher et trois fois cher séjour de Merton, lit-on dans son journal, à la date du 14 septembre 1805, cette maison où je laisse tout ce qui m'attache à la vie, pour aller servir mon roi et ma patrie ! Puisse le grand Dieu, devant lequel je m'incline, me rendre digne des grandes choses que mon pays attend

de moi! S'il permet que je revienne ici après avoir accompli mon devoir, mes actions de grâce devant le trône de sa miséricorde ne cesseront pas pendant que je vivrai; si, au contraire, c'est l'ordre de sa bonne et sage providence d'abréger mes jours sur cette terre, je m'y soumets avec une complète résignation, plein de confiance dans l'espoir qu'il voudra bien protéger après moi tous ceux que je laisse en arrière! Que sa volonté s'accomplisse! Amen! amen! amen! » On voit que les faiblesses et le désordre du cœur n'avaient point obscurci dans ce grand homme l'idée et le sentiment qui font la seule vraie grandeur de l'humanité, et que l'héroïsme et la piété se fortifiaient l'un par l'autre dans son cœur.

XVI

Son embarquement sur le *Victory*, à Portsmouth, fut un triomphe. Le peuple de la côte lui fit un cortége d'un million d'hommes jusqu'à son vaisseau. Les applaudissements et les san-

glots se mêlaient sur les vagues au bruit des saluts de la flotte à son chef. L'Angleterre tout entière, si grande parce qu'elle est reconnaissante, semblait avoir le double pressentiment de la victoire et de la perte de son héros. La gloire de Nelson était descendue, par les récits des matelots, jusque dans le fond des peuples : chaque Anglais croyait lui devoir son foyer, son champ, son orgueil. Sa popularité était du patriotisme, son nom était le palladium de sa patrie. Thémistocle mutilé de l'Angleterre, chacun voulait graver dans sa mémoire, au départ, l'image du sauveur de son pays. Les troupes furent obligées d'employer les armes pour l'arracher à l'enthousiasme de la multitude qui le suivait jusque dans les flots.

XVII

Les escadres anglaises qu'il rallia sur sa route et la flotte de la Méditerranée, dont il venait prendre le commandement, le reçurent comme

le peuple de Portsmouth l'avait perdu, avec des frénésies d'enthousiasme. Il portait la victoire dans son nom. Arrivé le 22 septembre devant Cadix, Nelson apprit avec des transports de joie que Villeneuve y était encore ; il croisa avec son armée à une distance suffisante des terres pour que sa flotte ne fût pas aperçue des côtes d'Espagne, et pour encourager par une mer vide la sortie des flottes combinées.

En attendant cette grande heure de sa vie, Nelson entretint ses équipages dans des émotions d'impatience, de patriotisme et de gloire qui devançaient le combat. Il inspira pour toute tactique son âme à sa flotte ; il ne donna pour ordre de bataille que l'ordre de marche ordinaire de ses vaisseaux : sa flotte sur deux lignes et une avant-garde de huit bâtiments.

La seule manœuvre recommandée à ses capitaines était de couper en deux la ligne ennemie à la hauteur du dixième ou douzième bâtiment de Villeneuve, vers l'extrémité, pendant qu'il fondrait lui-même sur le centre et que son avant-garde combattrait la tête. « Mais, comme la fumée des bordées, ajouta-t-il dans son ordre du jour, pourra dérober les signaux et les ordres,

chaque capitaine sera sûr de bien faire en s'attachant au vaisseau ennemi qui se trouvera en face de lui ! » Nelson ordonnait à la fin de ses instructions qu'on lui communiquât à l'instant les noms de chaque officier, soldat ou matelot tué ou blessé dans le combat, afin que ces noms, envoyés par lui à l'Angleterre, y fussent l'objet des prières et de la reconnaissance de la patrie !

XVIII

Le 20 octobre, à l'aurore, les frégates échelonnées par Nelson sur la mer, depuis les côtes d'Espagne jusqu'à la flotte anglaise, que ces frégates servaient à la fois à éclairer et à masquer, annoncèrent par leurs signaux que la flotte combinée sortait de la rade de Cadix. D'heure en heure, elles lui signalaient la marche ou les bordées de cette armée navale, qui paraissait indécise encore si elle se dirigerait vers le détroit ou vers l'Océan. Le soir, un vent lourd du sud-ouest parut contrarier ses mouvements et la

faire virer de bord pour rentrer à Cadix. Dans tous les cas, il était évident que la flotte combinée voulait garder libre derrière elle la mer de Cadix, afin d'avoir sa retraite assurée dans la rade. Nelson passa tour à tour de l'espoir au découragement, à la réception de ces signaux. La nuit lui déroba son mystère.

Debout sur le pont de son vaisseau avant la première aube du jour, les premiers signaux de ses frégates qu'il put apercevoir lui apprirent que la flotte combinée tenait encore la mer et qu'elle faisait route vers le nord. Il frémit d'ardeur, et lança lui-même toutes ses voiles un peu obliquement vers le même point de l'horizon.

Au lever du soleil, le commandant de l'*Euryale*, Blackwood, ami particulier de l'amiral, lui fit le signal télégraphique d'un changement de direction dans la marche de Villeneuve. La flotte combinée paraissait revenir au sud et au détroit. « C'est ce que je ne lui permettrai pas de faire, si cela est au pouvoir de Nelson, » écrivit l'amiral sur son journal en rentrant dans sa galerie. Quelques minutes plus tard, le soleil, qui se levait sur un horizon moite, mais serein, frappant sur les voiles hautes de l'escadre com-

binée, les fit émerger une à une de la brume. Le jour montra à Nelson et à ses équipages l'immense ligne de mâts chargés de voiles des quarante-deux vaisseaux et des huit frégates de Villeneuve. Huit lieues de mer séparaient à peine les deux armées ; un vent maniable et doux enflait les voiles. Une mer creuse et lourde, à longues lames, mais sans écume, battait les flanc des bâtiments avec des murmures qu'allaient couvrir bientôt les mugissements des bordées. C'était la matinée du 21 octobre, jour augural fêté dans la famille de Nelson. Ce même jour et à la même heure, son oncle et son protecteur, le capitaine Suckling, avait signalé sa carrière militaire par un combat naval dont quatre vaisseaux français avaient été le prix. Nelson avait la superstition de tous les grands hommes. Ils sentent mieux que les autres la disproportion entre leur faiblesse réelle et les grandes choses qui s'accomplissent par eux ; ils attribuent avec raison, les uns à la fortune, les autres à la Providence, d'autres plus follement à des retours périodiques de jours heureux ou malheureux, une influence occulte sur leur destinée. Les anniversaires, pour les grands hommes, sont la

reconnaissance forcée de l'action supérieure de Dieu dans les choses humaines. Nelson avait cette religion des héros ; il ne douta pas de la victoire en s'apercevant que le hasard lui présentait la bataille dans un jour si heureux pour son nom.

XIX

Pendant que la flotte anglaise déployait toute sa toile pour dévorer l'espace entre elle et la flotte combinée, Nelson sur la *Victoire*, en tête de la colonne de droite, Collingwood sur le *Royal-Souverain*, en tête de la colonne de gauche, Nelson, redescendu dans sa chambre, prit la plume et répandit son âme devant Dieu. Il écrivit d'abord sur son livre-journal la prière suivante :

« Puisse le grand Dieu, devant lequel je m'anéantis en adoration, accorder à mon pays, dans l'intérêt général de l'Europe opprimée, une grande et glorieuse victoire, et puisse-t-il, par sa grâce, ne ternir cette victoire par aucune faute d'aucun de ceux qui vont combattre et triom-

pher ! Puisse l'humanité, après la victoire, être le trait dominant de la flotte britannique ! Quant à moi personnellement, je remets ma vie à celui qui me l'a donnée. Que ses bénédictions reposent sur ce que je vais entreprendre pour servir fidèlement mon pays ! Je confie et j'abandonne à lui seul moi et la juste cause qu'il a daigné me charger en ce jour de défendre ! Ainsi soit-il ! ainsi soit-il ! ainsi soit-il ! »

XX

Après cette invocation et cette résignation de sa vie à son créateur, Nelson, revenant par la pensée unique et obstinée de sa vie à celle qui en avait fait à la fois le charme et le remords, mais dont l'image se plaçait encore en ce moment entre la mort et lui, écrivit sur son journal la note suivante, en forme de testament ou de dernier vœu à son pays :

« 22 octobre 1805, en vue des flottes combinées de France et d'Espagne, et à environ dix milles de distance entre nous.

« Considérant que les éminents services d'Emma Hamilton, veuve de sir William Hamilton, ont été les plus grands que je connaisse rendus au roi et au pays, sans qu'elle en ait jamais reçu aucune récompense ni de son pays ni de son roi :

« La première fois, quand elle obtint communication de la cour de Naples, en 1796, d'une lettre menaçante du roi d'Espagne à son frère le roi de Naples, et que la communication de cette lettre confidentielle au ministre anglais lui fit prendre les mesures nécessaires au salut de l'Angleterre contre l'Espagne;

« La seconde fois, quand elle obtint, par son ascendant sur la reine de Naples, pour la flotte anglaise que je commandais, les secours, les vivres et les munitions sans lesquels cette flotte n'aurait jamais pu faire voile de nouveau pour la côte d'Égypte et détruire à Aboukir l'armée navale de Bonaparte.

« S'il eût été en ma puissance de récompenser dignement de tels services, je l'aurais fait moi-même, et je n'aurais pas invoqué pour elle la munificence de ma patrie ; mais, comme cela est au-dessus de ma puissance, je laisse Emma Hamilton à mon pays et à mon souverain comme un legs à acquitter, afin qu'ils lui fassent une convenable munificence pour maintenir son rang dans la vie.

« Je lègue aussi à la munificence de mon pays ma fille adoptive Horatia Nelson, Thompson, et je désire qu'elle ne porte à l'avenir que le seul nom d'Horatia Nelson.

« Voilà les seules grâces que je demande à mon roi et à mon pays, au moment où je vais combattre leurs ennemis!... Que Dieu bénisse mon roi et ma patrie, et tous ceux qui me sont si chers sur la terre! Quant à ma famille, je n'ai pas besoin de la recommander ici ; elle sera, je n'en puis douter, l'objet de la plus éclatante libéralité! »

Nelson, après avoir signé cette note, appela le capitaine de la *Victoire*, Hardy, et le capitaine Blackwood, de l'*Euryale*, et les pria de

signer ce monument de sa tendresse et de ses vœux après lui, afin de constater l'authenticité de cette page de son journal. Ses deux amis signèrent selon ses désirs:

XXI

Horatia Nelson, dont il parlait dans ce testament comme de sa fille adoptive, était son enfant ; elle était âgée de cinq ans, et vivait à Merton sous les soins de lady Hamilton, sa mère. Les dernières minutes du séjour de Nelson à Merton avaient été employées par lui en prières à genoux devant le berceau de sa fille endormie. Il associait dans sa passion l'enfant et la mère ; il les pleurait d'avance ensemble en s'approchant de sa dernière heure. Semblable à Antoine entouré des statues de Cléopâtre, ou au maréchal Berthier agenouillé sous sa tente devant l'image de la belle Italienne qu'il adorait, Nelson suspendait dans sa chambre à bord le portrait en pied de lady Hamilton ; il

en portait un autre en miniature sous son uniforme, contre son cœur. Son amour, comme celui des chevaliers du moyen âge, était une religion délirante de la beauté. Au moment où l'on arrimait les meubles du vaisseau pour le combat , et où ses serviteurs détachaient des parois de sa galerie le portrait de lady Hamilton pour le descendre, à l'abri des boulets, sous l'entre-pont : « Prenez bien garde à mon ange gardien ! » leur dit-il en regardant une dernière fois cette image.

XXII

Ces soins donnés à ceux qui devaient lui survivre, Nelson, entouré de ses compagnons de guerre les plus dévoués, remonta sur le pont pour ne plus penser qu'à l'ennemi. On n'observa en lui qu'un calme et un sang-froid intrépides, qui contrastaient avec son ardeur impatiente et enjouée au début d'une action. Ce n'était plus l'homme brûlant d'enthousiasme

d'Aboukir, et répandant le feu de son âme au milieu du feu de ses bordées.

On voyait la flotte combinée s'avancer en ordre serré de bataille avec une résolution et une rapidité qui raccourcissaient à chaque vague la distance, et qui ne laissaient plus douter de la bataille.

Nelson ne paraissait pas douter ni de la victoire pour son pays ni de la mort pour lui-même; il en augurait d'avance les résultats avec ses officiers : « Combien de ces vaisseaux rendus ou coulés vous paraîtront-ils un témoignage suffisant pour nous d'une grande victoire? dit-il en plaisantant à son ami Blackwood. — Douze ou quinze, répondit Blackwood. — Ce n'est pas assez, répliqua Nelson, je ne serai pas content à moins de vingt vaisseaux. »

Un peu avant que les deux flottes fussent à portée de boulet, Nelson, qui réservait pour le moment suprême la harangue concise qu'il avait coutume d'adresser à ses équipages, fit élever au sommet du mât de la *Victoire* le mot d'ordre de la journée, attendu de tous les matelots. Cette harangue, immortelle dans la mémoire des marins, ne contenait que les trois mots qui mènent

les braves à la mort : la patrie, la confiance, le devoir : « L'ANGLETERRE COMPTE QUE CHAQUE HOMME FERA SON DEVOIR. »

Un cri d'admiration et d'enthousiasme salua de vaisseau en vaisseau ces simples mots portés de mâts en mâts à travers les airs à toute la flotte. L'âme de Nelson, que le devoir seul avait arraché à son repos, faisait appel, avec une mâle simplicité, à ce sentiment dans les autres. Il fut compris et répondu ; l'image de la patrie, la voix du devoir, la confiance dans le chef, passèrent dans l'âme des marins. L'histoire a conservé cette harangue militaire comme un modèle de la langue des héros avec celle de Bonaparte en Égypte. Le génie des deux armées et des deux chefs se caractérise dans les deux allocutions : « Du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent ! avait dit Bonaparte à ses soldats. — L'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir, » disait Nelson à ses marins. On sent à la différence d'accent et d'émulation donnée aux deux peuples que l'un pense à la gloire et l'autre aux foyers. La gloire de l'Anglais, c'est sa patrie ; celle du Français, c'est le monde. La renommée enivre l'un, le

devoir suffit à l'autre : la postérité distribuera selon les mobiles et selon les œuvres.

XXIII

« Et maintenant, dit Nelson, au bruit des acclamations qui accueillaient son ordre du jour avant la bataille, je ne puis rien de plus ; que le grand dispensateur des événements fasse le reste selon sa volonté et selon la justice des causes. Je lui rends grâce de cette grande occasion de faire moi-même mon devoir ! »

Il portait sur son uniforme ordinaire de généralissime les quatre étoiles des décorations dont il avait été gratifié à l'étranger et dans sa patrie. Ces décorations le signalaient au feu des tirailleurs dont les Français couvrent les haubans, les hunes et les mâts, dans les combats de mer, pour éclaircir les rangs de l'ennemi. Sur le pont, les officiers de Nelson, tremblant pour la vie de leur chef, qui se posait ainsi lui-même en but aux coups prémédités de l'ennemi, se commu-

niquaient à voix basse leur inquiétude sur une existence qui les résumait toutes. Ils s'encourageaient à voix basse les uns les autres à conjurer l'amiral d'enlever ou de couvrir ces insignes. Nul ne l'osa ; on se souvint que, dans une autre circonstance, il avait résisté avec indignation à la pensée de s'effacer ainsi devant la mort. « Non ! non ! avait-il répondu, j'ai gagné en honneur ces signes du brave, et en honneur je veux mourir avec eux ! »

On le pria seulement de songer à son rang de général en chef, de ne pas s'engager le premier, comme un vaisseau d'avant-garde, avec la masse serrée des vaisseaux de la flotte combinée, et de permettre, en diminuant ses voiles, au vaisseau le *Léviathan*, qui suivait le sien, de le dépasser et de recevoir le premier feu des Français : « Je le veux bien, répondit-il en souriant ; que le *Léviathan* passe avant moi, s'il le peut ! » Mais en même temps il ordonna au commandant Hardy, son capitaine de pavillon, de forcer de voiles, et il fondit comme un ouragan sur la ligne française. Ses capitaines quittèrent alors le pont de la *Victoire* pour retourner chacun à son vaisseau. En les congédiant au bord de l'échelle de

poupe, il serra tendrement la main au capitaine Blackwood, qui le félicitait d'avance de la victoire : « Adieu, Blackwood, lui dit-il tristement en serrant sa main ; que le Tout-Puissant vous bénisse ! Je ne vous reverrai plus . »

XXIV

Quelques instants après, la tête de colonne de l'amiral Collingwood, son second, qui débordait par l'obliquité de la marche d'un demi-mille la colonne commandée par Nelson lui-même, fendit la ligne de bataille des Espagnols et des Français. Le vaisseau le *Royal-Souverain*, monté par Collingwood, se précipita sur le vaisseau espagnol à trois ponts le *Santa-Anna*, et, s'attachant flanc contre flanc à ce vaisseau, le couvrit de son feu, de ses boulets et de sa fumée. « Brave Collingwood , s'écria Nelson en montrant cette trouée de flamme dans le centre de l'ennemi ; voyez comme il lance son vaisseau dans le feu, sans regarder ni devant, ni derrière, ni à côté

de lui. Voilà la route ouverte, prenez tous le vent ! »

Pendant que Nelson s'écriait ainsi sur la dunette de la *Victoire*, Collingwood, ivre déjà du feu au milieu de ce foyer de foudres, s'écriait de son côté, en montrant du geste à son capitaine de pavillon Rotherham le tourbillon de fumée qui les enveloppait : « Ah ! que Nelson serait heureux, s'il était ici ! »

XXV

Il n'allait pas tarder à s'y jeter lui-même. Déjà les boulets de sept vaisseaux de la flotte combinée passaient sur sa tête, déchiraient ses voiles et pleuvaient sur le pont de la *Victoire*. Le premier qui tomba frappé de mort à ses pieds fut son secrétaire Scott, qui causait avec le capitaine de pavillon Hardy. Pendant qu'on le relevait pour éloigner le cadavre des yeux de l'amiral, un boulet ramé coucha huit hommes coupés en deux sur le pont. « Cela est trop vif pour durer long-

temps, » dit-il au capitaine Hardy. Le vent d'un boulet lui coupa la parole et emporta un groupe de matelots entre le capitaine et lui. Mais la *Victoire*, encore muette, réservait son feu en avançant toujours. Elle était foudroyée à portée de pistolet à la fois par le vaisseau français le *Redoutable*, monté par le capitaine Lucas, par le *Bucentaure*, vaisseau à trois ponts, monté par l'amiral Villeneuve lui-même, enfin par le vaisseau espagnol la *Sainte-Trinité*, de cent cinquante canons, la plus vaste forteresse flottante qui eût jamais pesé sur la mer. Hardy demanda à l'amiral lequel de ces vaisseaux il fallait aborder corps à corps pour enfoncer cette ligne de feu et pour frayer la route à sa colonne. « Le plus rapproché, lui répondit Nelson ; peu importe : choisissez vous-même ! » Hardy ordonna au timonier de diriger la *Victoire* sur le *Redoutable*, et de se coller sabord contre sabord à ce vaisseau. Les deux vaisseaux, après avoir vomi l'un contre l'autre toute la mitraille de leurs flancs, se heurtèrent d'un choc retentissant, aggravé par la houle, comme pour s'éventrer par l'abordage. La force du coup et celle du vent qui s'engouffrait à la fois dans cette masse de voiles

confondues fit reculer le *Redoutable* et entraîna avec lui la *Victoire*. Les vaisseaux qui suivaient Nelson passèrent par l'ouverture que ce vide laissait dans la ligne de bataille, et, se divisant après, les uns à gauche, les autres à droite, séparèrent en groupes confus les tronçons de la vaste ligne formée par la flotte combinée. La rapidité de leurs mouvements, la sûreté de leurs manœuvres, le sang-froid et l'intrépidité de leurs marins, l'agilité de leurs voiles, les multipliaient à leur gré et en un clin d'œil partout où ils voyaient un vaisseau ennemi à foudroyer, un vaisseau anglais à secourir : la mer et le vent, rebelles aux autres, semblaient d'intelligence avec ces maîtres de l'Océan. Nelson s'en fiait maintenant à leur instinct de la victoire, et ne combattait plus que pour lui-même.

Villeneuve, déjà brisé dans sa ligne et écrasé au centre par Nelson et ses quinze vaisseaux, appelait en vain par des signaux répétés sur ses frégates les dix vaisseaux de son escadre de réserve, imprudemment annulés pour le combat. Ces vaisseaux, immobiles et comme pétrifiés par la stupeur, contemplaient à distance l'extrémité de leur général et de leur armée, faisant de

vains efforts pour regagner le vent; d'autres, en grand nombre, détachés de la ligne, se laissaient dériver à la lame hors du champ de bataille, tirant de loin des bordées perdues, et ne sachant, faute d'habitude et d'âme commune, risquer ou accomplir aucune de ces témérités de manœuvre qui ramènent des vaisseaux souventés au combat.

Cependant quelques vaisseaux héroïques, animés par des commandants au cœur de bronze, soutenaient seuls le choc de Collingwood et de Nelson. Le capitaine du *Redoutable*, Lucas, digne de se mesurer avec un héros, avait couvert de morts et de mourants le pont de la *Victoire* avant de recevoir son choc. Forcé de fermer ses batteries basses du côté où Nelson l'écrasait de son poids, parce que la convexité des deux vaisseaux, les faisant se toucher à la base, ne laissait entre eux, au sommet, qu'un intervalle à travers lequel on pouvait presque se combattre corps à corps, Lucas se préparait à l'abordage, et armait ses plus intrépides marins pour fondre à la première ouverture sur le bord de Nelson. Le carnage ainsi rapproché entre ces deux vaisseaux inondait de sang les deux ponts. Une

fumée lourde, que le vent n'avait plus la force de dissiper, enveloppait les vaisseaux et les combattants eux-mêmes. On tirait au hasard dans une nuit en plein midi, entrecoupée seulement par les éclairs de la fusillade et par le tonnerre des bordées.

Mais, au moment où le capitaine français jetait déjà ses vergues sur les deux bords des deux vaisseaux pour en faire un pont et des échelles d'abordage contre les flancs de la *Victoire*, un vaisseau anglais, le *Téméraire*, commandé par le capitaine Harvey, accourait au secours de son amiral, et, se plaçant sur le flanc du *Redoutable*, le démolissait de tous ses canons. Nelson, s'écartant alors d'une demi-encâblure, croisait son feu avec le feu du *Téméraire* contre le *Redoutable*, emportait son pavillon et éteignait trois fois le feu de ce vaisseau dans le sang des Français. Mais le *Redoutable*, après un instant de silence, reclouait d'autres pavillons à ses mâts et rouvrait son feu, comme un mourant qui ne veut ni pitié ni grâce. Ses tirailleurs, dispersés sur ses haubans et sur ses vergues, tenaient à distance ses vainqueurs.

Villeneuve, pendant ce duel entre Nelson et

ses plus intrépides vaisseaux, combattait lui-même à quelques vagues de là sur le *Bucentaure*. Le mât de beaupré du *Bucentaure*, engagé au commencement de l'action, par un accident de mer, dans la galerie de poupe du colosse de la flotte, la *Sainte-Trinité*, faisait de vains efforts pour s'en dégager. Foudroyé dans cette immobilité terrible par la *Victoire* d'abord et par quatre vaisseaux de Nelson ensuite, ces deux vaisseaux, armés ensemble de deux cent soixante pièces de canon et de trois mille combattants, écartaient, par des explosions de leur double flanc, les vaisseaux qui les écrasaient à distance. Villeneuve, retrouvant dans le désespoir de sa situation et dans l'ardeur du champ de bataille la résolution qu'on lui reprochait de n'avoir pas trouvée dans le conseil, égalait Nelson en sang-froid et en défi à la mort sur la dunette de son bâtiment. Le feu de ces quatre vaisseaux semblait l'illuminer et le grandir sur cet écueil de la *Sainte-Trinité*. Il frémissait de ne pouvoir se détacher pour aller porter lui-même à ses vaisseaux inertes le reproche et le courage de leur général. En vain il conjura l'amiral espagnol commandant de la *Sainte-Trinité*, de faire un

appel suprême au vent pour extirper son beaupré du flanc de la poupe qui le retenait, au risque d'emporter sa propre proue. La *Sainte-Trinité*, dont les mâts rasés par les boulets ne pouvaient plus porter de voiles, restait, comme un tronc démembré, le jouet de la houle et le but de la mitraille. Villeneuve voyait tomber autour de lui tous ses officiers et six cents hommes de son équipage; ses mâts eux-mêmes tombaient un à un, entraînant avec eux les haubans, les hunes, les vergues, les cordages et les dernières de ses voiles, linceul troué de cette carcasse de bâtiment. Une bouffée de vent plus forte déchira un instant le nuage derrière lequel le malheureux amiral ne pouvait que conjecturer le reste du combat. Il aperçut la moitié de ses vaisseaux, immobiles spectateurs de la lutte désespérée de leur escadre; il leur fit le signal de voguer au feu : ces vaisseaux étaient assez nombreux pour changer le désastre en triomphe. Ils ne comprirent pas, ou au moins n'obéirent pas au geste qui les appelait, et continuèrent à dériver presque au hasard au gré des brises et loin du champ de bataille. Villeneuve, voyant le *Bucentaure* démembré, rasé comme un ponton, prêt à s'en-

gloutir, demanda en vain un canot à son équipage et à celui de la *Sainte-Trinité* pour voler lui-même à sa réserve et pour la ramener au combat ; les canots suspendus à la poupe, percés de boulets, sombraient en touchant aux vagues ; son vaisseau, muet, ne rendait plus que de la fumée au lieu de bordées par ses sabords. Une chaloupe du vaisseau anglais le *Mars* s'en approcha impunément pour sauver l'équipage et pour recevoir l'amiral. Villeneuve, qui n'avait pu trouver un boulet pour lui dans cette grêle, et que le malheur réservait au suicide, se rendit quand il n'eut plus ni un canon sous la main ni une planche sous les pieds. Les Anglais le reçurent en ennemi désarmé, avec respect pour son infortune et pour son courage. Le vaisseau amiral espagnol la *Sainte-Trinité*, abandonné aussi par les sept autres vaisseaux de la même nation, se rendit après quatre heures de combat intrépide, mais solitaire. A l'aspect du pavillon anglais arboré sur ce colosse, l'escadre espagnole se laissa dériver à la brise vers les côtes de l'Espagne.

XXVI

Après la reddition des deux vaisseaux amiraux, les Anglais fondirent avec leurs vaisseaux libres et victorieux sur le reste de la ligne du centre, égale encore en nombre et en canons à l'ennemi. Ils la rompirent de nouveau par des manœuvres plus impétueuses, et, les séparant en groupes d'un ou deux bâtiments contre trois, ils livrèrent autant de combats qu'il y avait de vaisseaux encore en bataille. Là chacun des commandants de ces bâtiments, n'ayant à prendre conseil que de sa faiblesse ou de son désespoir, se signala isolément par des timidités ou des exploits qui, en ternissant ou en illustrant son nom, ne servaient plus au salut, mais à la gloire de la journée. Le *Fougueux*, commandé successivement par trois officiers tués tour à tour sur leur dunette, ne se rendit que quand son pont fut couvert de quatre cents cadavres; le *Pluton*, commandé par le capitaine

Cosmao, avait abordé le *Mars*, vainqueur du *Bucentaure*, et allait délivrer Villeneuve, prisonnier sur ce vaisseau, quand ses deux mâts s'écroulèrent sous les boulets de trois autres bâtiments accourus au secours du *Mars*. Le contre-amiral Magon, Achille de la flotte combinée, voguant au-devant des Anglais quand sa ligne fléchissait ou fuyait à leur approche, précipitait son vaisseau sur le *Tonnant*, de quatre-vingts canons, plongeait son beaupré dans les haubans du grand mât du *Tonnant*, et s'élançait de là sur le gaillard de son ennemi, quand les bordées de deux autres vaisseaux attachés aussi à ses flancs le couvrirent de mitraille, et le forcèrent à se retirer sur sa dunette derrière un rempart de cadavres. Trois fois, la hache d'abordage à la main, il refoula les Anglais qui avaient envahi la moitié de son pont, trois fois il les rejeta de ses bordages dans la mer. Frappé d'un biscaïen au bras gauche, il combattait encore du bras droit. Un autre biscaïen lui fracasse la jambe, on l'emporte sous l'entre-pont pour étancher son sang; mais les déchirures des flancs du *Pluton* laissaient passer la mitraille jusque dans cet asile des blessés : une

balle lui perça la poitrine et l'étendit mort entre les bras de ceux qui le soutenaient. Son vaisseau ne se rendit que sur son cadavre. Huit autres succombèrent comme lui.

L'amiral Gravina, commandant l'escadre espagnole, est frappé du coup mortel en défendant, avec le sang-froid de sa race, le vaisseau le *Prince-des-Asturies* et l'honneur du nom espagnol. L'équipage de l'*Achille*, le dernier des vaisseaux de Villeneuve qui combattirent jusqu'au désespoir, avait laissé prendre le feu pendant le combat à ses ponts supérieurs ; uniquement acharné à lancer la mort à l'ennemi par ses batteries rasantes, il ne s'occupait pas de la mort qui grondait sur sa tête et des flammes qui dévoraient ses ponts et ses mâts, L'explosion était imminente ; les vaisseaux anglais se retirèrent d'horreur et d'effroi pour en éviter les débris. Les matelots de l'*Achille* tiraient toujours, et, jetant à la mer quelques débris flottants de leur vaisseau, ils attendaient la dernière minute pour se précipiter eux-mêmes aux flots sur ces débris. L'*Achille* éclata comme un volcan dans le vide laissé autour de lui, tombeau volontaire de cinq cents braves. Les Anglais,

fidèles à l'ordre du jour de Nelson, ne laissèrent pas la haine survivre au combat, et recueillirent en foule l'équipage submergé dans leurs chaloupes. Ce coup de tonnerre finit la bataille au centre de la mêlée.

Le contre-amiral Dumanoir, qui pouvait la ranimer, et peut-être la disputer ou l'honorer encore, se replia lentement avec ses quatre vaisseaux de haut bord, tête de ligne qui n'avait pas tiré un coup de canon; il se contenta de prolonger à distance la ligne des vaisseaux anglais à demi désemparés eux-mêmes, et de les saluer de quelques bordées en se retirant intact et sans gloire du champ de bataille. Il n'eut pas même la fortune de sauver les vaisseaux qu'il espérait ramener ainsi à Brest : l'escadre de Cornwalis en fit sa proie avant qu'ils eussent doublé le cap de Bretagne.

XXVII

On n'apercevait plus de fumée qu'au-dessus du groupe de sept vaisseaux où le *Formidable*

luttait en désespéré contre le *Téméraire* et contre le vaisseau de Nelson, la *Victoire*. On a vu que le capitaine Lucas, du *Formidable*, attaché flanc contre flanc à la *Victoire* et canonné en proue et en poupe par deux autres bâtiments ennemis, ne pouvait faire feu de ses batteries de côté, où la *Victoire* le serrait de ses murailles, et que le combat presque corps à corps était devenu entre ces deux bâtiments un feu à bout portant de mousqueterie. Le pont du *Formidable*, plus élevé d'un étage que celui de la *Victoire*, dominait d'une batterie le pont de Nelson ; les Français, de plus, avaient dispersé un groupe de tirailleurs sur leurs hunes, sorte de planchers suspendus à demi-hauteur des mâts, d'où l'on peut se couvrir en visant comme d'une meurtrière ; les biscaïens et les balles, choisissant de là les victimes, pleuvaient sur l'équipage anglais, et surtout sur le groupe des officiers désignés à la mort par leurs insignes. Le capitaine Hardy venait d'être blessé après deux cents autres. Nelson, signalé par ses décorations et par les ordres qu'on venait recevoir de lui, avait les pieds dans le sang de ses compagnons, quand un coup de feu, éclatant

au bord de la dune d'artimon du *Formidable*, l'atteignit entre l'épaule et le cou, et le précipita, comme par l'impulsion d'une main invisible, sur le pont, le front dans le sang. Trois matelots et le capitaine Hardy, qui le couvraient de leurs corps, se précipitèrent pour le relever, et lui-même, s'aidant de la seule main qui lui restait, se relevait sur un genou en regardant Hardy.

« Je suis mort, mon ami, lui dit-il ; cette fois les Français en ont fini avec Nelson !

— J'espère que non, répondit son ami.

— N'espérez rien, répliqua Nelson ; la balle m'a percé l'épine dorsale. »

La contention de l'esprit et le feu de l'action concentraient tellement la vie dans sa pensée après le coup mortel, qu'il continuait de donner des ordres à Hardy et aux officiers rapprochés de lui pendant qu'on le transportait par l'échelle de poupe dans sa chambre, et que, s'apercevant que les cordes qui font manœuvrer le gouvernail, emportées par la mitraille, n'avaient pas été replacées, il ordonna d'en replacer de neuves. En passant sous l'entre-pont rempli de ses marins, il se couvrit lui-même le visage d'un pan

de son habit, de peur que sa mort ne décourageât son équipage. L'entre-pont était jonché de blessés et de morts, sur les corps desquels on fut obligé de frayer passage à l'amiral ; on le déposa sur un lit de camp, dans le logement des aspirants de marine. La blessure, sondée, ne laissa pas d'espoir aux chirurgiens. On déroba néanmoins à tout le monde, excepté au capitaine de pavillon Hardy, cette triste certitude, pour ne pas frapper la flotte, pendant la bataille, du coup qui frappait son chef et son âme. Convaincu lui-même, par la sensation de la mort dans le coup, que les secours de l'art lui étaient superflus, il ordonna aux chirurgiens de l'abandonner à son sort, et de réserver leurs moments et leur zèle pour ceux à qui les secours pouvaient profiter :

« Pour moi, dit-il, vous ne pouvez plus rien ! »

On se borna à éventer son visage et à désaltérer, par quelques gouttes d'eau, la soif ardente qui le consumait. Il était étranger à ce qui se passait en lui et autour de lui ; il n'était attentif qu'aux bruits et aux événements de la bataille, dans laquelle son esprit combattait encore de son lit de mort ; il en demandait sans cesse les pro-

grès et les circonstances. A chaque vaisseau ennemi qui se rendait, l'équipage de la *Victoire* poussait une acclamation triomphale, et, à chacune de ces exclamations, un éclair de joie brillait dans ses yeux, un rayon de gloire illuminait et colorait son visage mourant. Le capitaine Hardy était remonté sur sa dunette pour commander le feu et les manœuvres.

« Où est Hardy? répétait Nelson; pourquoi ne vient-il pas? Sans doute il est frappé comme moi, et on me cache sa mort. »

Hardy redescendit enfin, après une heure d'absence, auprès du lit de mort du héros. Ils se regardèrent les yeux humides et se serrèrent les mains dans un long silence.

« Eh bien, Hardy, dit Nelson à son capitaine, comment se déclare la journée?

— A merveille, répondit le commandant de la *Victoire* : dix vaisseaux ont déja amené leur pavillon; les autres combattent un à un ou se se dispersent. Cinq seulement paraissent vouloir revenir sur nous et menacer la *Victoire* (c'étaient ceux de Dumanoir) : j'ai rappelé, en votre nom, cinq ou six des nôtres pour les écraser.

— J'espère, dit Nelson, que pas un de mes vaisseaux n'a amené son pavillon ? »

Hardy lui répondit que l'honneur de la flotte victorieuse était à l'abri d'un tel désastre. Tranquille alors sur la victoire, Nelson fit un retour mélancolique sur lui-même :

« Je suis un homme mort, Hardy, lui dit-il ; je m'en vais à grands pas ; avant peu d'instants, c'en sera fait de Nelson ! »

Son ami lui donna encore quelques fausses lueurs d'espoir, et, lui serrant de nouveau sa main déjà froide, remonta, le cœur brisé, à son poste sur le pont.

XXVIII

Nelson s'entretint alors de son état avec son médecin, qui étudiait tous les symptômes de la vie ou de la mort dans les sensations du blessé.

« Je sens là quelque chose, lui dit Nelson en mettant sa main sur son cœur, qui m'annonce ma fin prochaine.

— Souffrez-vous beaucoup? lui demanda le médecin.

— Assez, répondit le blessé, pour que la mort me parût un soulagement; quoique cependant, ajouta-t-il d'une voix plus sourde, tout le monde désire de vivre encore un moment de plus! Hélas! que deviendrait en ce moment la pauvre lady Hamilton, si elle pouvait savoir l'état où je suis loin d'elle? »

Sa patrie, sa gloire, son fatal amour, se disputaient ses dernières pensées.

Un instant après, Hardy redescendit avec un visage plus rayonnant, et, prenant la main de Nelson, il lui annonça enfin la victoire incontestée et complète. Il ne pouvait pas encore toutefois dire précisément à l'amiral combien de vaisseaux ennemis étaient les dépouilles de son triomphe, mais il pensait qu'il y avait au moins quatorze ou quinze bâtiments amenés.

« C'est bien! c'est beau! s'écria Nelson; cependant, reprit-il avec un certain regret, et en faisant allusion à sa conversation du matin avec Blackwood, j'avais parié pour vingt! »

Puis, élevant fortement la voix et précipitant les mots :

« Jetez l'ancre, Hardy, lui dit-il, mouillez la flotte avant la nuit! »

Hardy lui laissa entendre que ce soin dépendait désormais de Collingwood, à qui son rang décernait le commandement de la flotte.

« Non! non! pas pendant que je respire encore, dit avec autorité l'amiral et en faisant un effort pour se soulever sur son séant. Suivez mes ordres, jetez l'ancre! l'ancre avant la nuit! Vous préparez-vous à jeter l'ancre?... »

Il avait prévu, dès le matin, un coup de vent redoutable aux vainqueurs et aux vaincus dans la nuit suivante, et la pensée de mouiller la flotte en sûreté après le combat l'obsédait sans cesse.

« Ne jetez pas mon corps par-dessus le bord à la mer, dit-il encore à Hardy; je désire reposer auprès des miens, dans le cimetière du village paternel; à moins, ajouta-t-il en pensant à la sépulture des héros à Westminster, qu'il ne plaise à mon roi et à mon pays de disposer de mes restes autrement. Mais surtout, mon cher Hardy, poursuivait-il avec une tendresse de passion que l'approche de la séparation éternelle semblait redoubler, oh! surtout, ayez soin de lady Ha-

milton, Hardy ! Veillez sur l'infortunée lady Hamilton. »

Après un moment de silence, et comme pour recevoir de son ami un gage de l'exécution de ses derniers vœux :

« Embrassez-moi, Hardy, » lui dit-il.

Hardy se pencha et baisa sa joue.

« C'est bien, dit Nelson; maintenant je suis en repos; grâce à Dieu, J'AI FAIT MON DEVOIR. »

Hardy, voyant ses paupières se fermer, resta encore un moment à écouter la respiration pénible et pressée du mourant ; il se pencha de nouveau sur le lit, et baisa le front du héros.

« Qui est celui-là ? s'écria Nelson en rouvrant les yeux.

— C'est Hardy qui prend congé de vous, lui dit-il.

— Dieu vous bénisse, Hardy ! » balbutia-t-il en cherchant à revoir le visage de son ami à travers les ténèbres de la mort. Hardy remonta à son poste, et ne le revit plus vivant.

XXIX

Le ministre de la religion priait au pied de son lit de mort ; Nelson le vit et lui fit un signe de reconnaissance.

« Hélas ! je n'ai pas été un bien grand pécheur, » lui dit-il avec un triste enjouement. Puis, après un long silence :

« Souvenez-vous bien, répéta-t-il encore au prêtre, que j'ai légué la pauvre lady Hamilton et ma petite fille Horatia à ma patrie ! »

Il tomba enfin dans une rêverie vague, pendant laquelle ses lèvres s'agitaient pour articuler des paroles inachevées ; où les noms d'Emma, d'Horatia, de patrie, mouraient inachevés sur sa bouche. Puis, faisant un suprême effort, il répéta distinctement trois fois les derniers mots de son ordre du jour à la flotte, en se les appliquant glorieusement à lui-même :

« Grâce à Dieu, *j'ai fait mon devoir !* » Et il expira fièrement en soldat, comme il avait vécu.

Il était quatre heures et demie du soir, et le dernier coup de canon de poursuite retentissait sur la mer; une salve emportait son âme du champ de bataille, et le saluait dans la postérité qui commençait pour le héros.

XXX

La nuit et la tempête se chargèrent d'achever sa victoire, mais la mer lui en disputa le prix. Six vaisseaux sans voiles, sans mâts et sans agrès, comme ceux des Espagnols et des Français, portaient dans leurs membrures mutilées et dans leurs équipages décimés l'expiation de leur triomphe. Ils pouvaient à peine se remuer sur la houle qui montait avec le vent au coucher du soleil. L'amiral Collingwood, qui avait pris le commandement de ces débris et couvert ses vaisseaux du deuil qu'il portait en son âme, au lieu de mouiller la flotte, comme Nelson mourant l'avait prophétiquement recommandé, employa le reste du jour à amariner les dix-sept

vaisseaux rendus pendant le combat et à poursuivre le reste. La tempête et les ténèbres le surprirent pendant cette recherche des dépouilles. La mer, le vent, la foudre, les écueils, rendirent cette nuit, le jour suivant et la seconde nuit après la bataille, plus terribles que la bataille elle-même. Les éléments soulevés se jouèrent pendant soixante heures de ces trois flottes qui couvraient, la veille, l'Océan de leurs pavillons. Une partie des vaisseaux pris par Nelson, séparés par la toute-puissance des vagues des vaisseaux anglais qui les escortaient enchaînés à leurs câbles, rompirent ces câbles et s'enfuirent, ou se laissèrent dériver aux lames sur les écueils du cap Trafalgar. Le *Bucentaure* est pulvérisé sur les rochers de la côte en y touchant; l'*Indomptable*, arraché pendant la nuit de ses ancres, éclaire lui-même de ses fanaux allumés sur son pont sa course funèbre vers la côte, et sombre avec son équipage tout entier, dont on n'entend qu'un seul cri, sur le rocher appelé la *Pointe-du-Diamant*. Collingwood, craignant de perdre tous ses trophées, incendia lui-même en mer la *Sainte-Trinité*, le plus grand bûcher flottant qui eût jamais brûlé sur la mer. Il jeta dans ce

même bûcher les trois vaisseaux à trois ponts espagnols le *Saint-Augustin*, l'*Argonaute* et le *Santa-Anna*; le *Berwick* sombra de lui-même avec tout son monde. Les autres flottèrent au hasard et allèrent s'échouer de baie en baie sur les côtes d'Afrique ou d'Espagne. L'amiral anglais ramena péniblement le reste à Gilbratar, enchaînés au cercueil de Nelson. Les voiles de sa patrie régnèrent seules pendant de longues et tristes années sur l'Océan et sur la Méditerranée. Pendant que Napoléon conquérait l'Europe continentale à ses armes, Nelson avait assuré le monde maritime à sa patrie.

XXXI

L'amiral de Villeneuve, captif en Angleterre, trembla devant la grandeur du désastre. Sous prétexte d'étudier la structure du corps humain pour occuper le loisir de sa prison, il étudiait froidement, sous un homme de l'art, la place et

l'organisation du cœur. Quand il fut sûr du coup, il se perça le cœur d'une longue épingle, patiemment enfoncée entre les côtes. Il expira comme Sénèque, d'une mort lente, savourée et volontaire. Il prouva par cette mort, comme il l'avait prouvé dans la bataille, que ce qu'il avait redouté le plus dans les rencontres inégales, ce n'était pas la mort pour lui-même, mais la défaite pour son pays.

XXXII

La joie de la plus grande victoire navale de l'Angleterre fut consternée à Londres par le deuil de la mort de Nelson. La domination exclusive des mers parut à peine aux Anglais une compensation égale à la perte de leur grand marin. Les couleurs du deuil couvrirent tous les vaisseaux, tous les ports et toutes les chaumières de l'Angleterre : son cercueil fut le char de triomphe de la mort. La multitude qui assista au débarquement de ce cercueil rapporté par la *Victoire*

pulvérisa en morceaux la première enveloppe de chêne qui entourait la couche de plomb, et s'en distribua les reliques comme celles du dieu mortel de la patrie. Des funérailles nationales lui furent décernées ; des monuments impérissables lui furent votés. Ses statues s'élevèrent dans toutes les grandes villes du royaume. La nation entière assista à ses obsèques et fit cortége à ses mânes depuis Greenwich jusqu'à Westminster. Les sanglots contenus de deux millions d'hommes sur son passage furent les acclamations de ce triomphe des regrets. La Tamise elle-même parut couvrir ses flots de deuil. Des milliers de barques pavoisées de noir, suivant celle de son catafalque flottant, s'avançaient lentement aux coups mesurés de rames revêtues d'étoffes noires, maniées par des matelots vêtus de noir. La musique funèbre était interrompue par le canon des funérailles. Les canonniers de la *Victoire* le portèrent sur leurs bras entrelacés jusque dans le caveau de son immortalité, sous les voûtes de Westminster. Au moment où, suivant l'usage des obsèques des amiraux, on descendit sa bannière avec son corps dans la tombe, les matelots de la *Victoire* se précipitèrent sur cette bannière,

la déchirèrent pieusement en mille pièces, et se les partagèrent pour les conserver à jamais dans leurs familles comme un talisman de la patrie. La reconnaissance des peuples est l'émulation de l'héroïsme. La Grande-Bretagne, plus grande en cela qu'Athènes et Rome, multiplie ses grands patriotes en les honorant. Elle vota au frère chéri de Nelson un titre de noblesse et un patrimoine de six mille guinées de revenu, dix mille guinées de rente à ses sœurs, cent mille guinées consacrées à l'acquisition d'un domaine national pour sa famille. Lady Hamilton et sa fille Horatia furent oubliées dans ces munificences et dans ces honneurs. L'Angleterre n'accepta du testament de son héros que ce qui pouvait honorer sa vie. Moins indulgente et plus religieuse que la France, qui célébra dans Henri IV et dans Louis XIV les faiblesses de ses grands hommes autant et plus que leurs vertus, l'Angleterre ne sépare pas complétement, dans ceux qui la servent, l'homme privé de l'homme public ; elle ne popularise pas les vices de ses héros populaires ; elle en rougit et elle les voile. La renommée de Nelson lui-même expia et expie encore en Angleterre les torts de sa vie. Le pa-

triotisme et la décence de cette nation ont laissé deux taches sur la mémoire de Nelson : une tache de honte dans le meurtre de Carraciolo; une tache d'immoralité dans son amour pour une favorite, à laquelle il avait donné les droits et la publicité d'une épouse. Nul n'a tenté de laver ces taches, et elles éclatent d'autant plus qu'une plus grande gloire y attire davantage les yeux de la postérité et les reproches de la conscience.

Lady Hamilton, réprouvée par tous comme la cause et l'inspiratrice des torts et des crimes de Nelson, se perdit, après sa mort, dans l'obscurité d'où sa beauté seule l'avait sortie. Elle tomba de la splendeur du vice dans l'indifférence, et de l'opulence dans la misère. Un jour, vingt ans après la mort du meurtrier de Naples et du héros de Trafalgar, on apprit qu'une femme inconnue, douée des vestiges d'une admirable beauté survivant à l'âge et aux larmes, venait de mourir sur la terre étrangère, dans une chaumière des environs de Boulogne, en France, où elle était venue quelques années avant chercher, à un prix modique, une obscure hospitalité. Ses papiers apprirent après sa mort à ses hôtes que

cette femme indigente et inconnue était lady Hamilton, la veuve d'un ambassadeur, la favorite de la reine de Naples, l'amante de Nelson ! Elle fut ensevelie par la charité publique. Nelson, en la nommant dans son testament, ne lui avait légué que le scandale de son amour et la colère de sa patrie.

Cette biographie de Nelson est extraite du *Civilisateur*.

FIN.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY